



# BIBLIOTECA FUNDATIVNEI UNIVERSITARE CAROL I.



Nº Curent 66563      Format m

Nº Inventar A48666      Anul 1937

Sectia Depozit în Raftul I

HISTOIRE  
DU  
**JOURNAL**  
EN FRANCE,

PAR  
EUGÈNE HATIN.

DONAȚIUNEA  
MIHAI BOERESCU



GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR,

Rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

—  
1846

# TABLE.

**1956**

Origine du journal. Première gazette; son cadre, son esprit, sa portée; ses accroissements successifs. — Naissance de l'annonce. . . . .	3
Gazette burlesque, journal en vers . . . . .	16
Mercure galant. . . . .	33
Journal de Paris, premier journal quotidien. . . . .	37
État de la presse en 1789 . . . . .	38
Tableau de la presse pendant la révolution. Rapide et prodigieux développement, sa licence, ses excentricités. — Curieuse statistique. . . . .	40
La presse sous l'empire . . . . .	62
Le Journal des Débats. — Origine du feuilleton. . . . .	65
La presse pendant la restauration. . . . .	69
La presse depuis 1830. — Révolution dans le journalisme : réduction du prix d'abonnement, transformation du feuilleton; annonces. — État actuel de la presse; ses tendances nouvelles; son avenir. . . . .	72
APPENDICE	
Extraits du Père Duchesne. . . . .	81
— des Lettres b.....patriotiques . . . . .	86
— de la Mère Duchesne . . . . .	106
— du Journal des Halles. . . . .	109
— des Actes des Apôtres . . . . .	Ib.
— du menteur . . . . .	Ib.
— du Junius français, de Marat. . . . .	118
— du Tableau de Paris en vaudevilles. . . . .	120
— de la Lanterne magique . . . . .	121
— de la Petite Poste de Paris. . . . .	122
— de l'Ami du Peuple. . . . .	124
— du Petit-Gauthier. . . . .	126
— du Journal des Rieurs. . . . .	128
	Ib.

Inv. A. 48.666

244807

HISTOIRE

DU

JOURNAL

EN FRANCE

PAR EUGÈNE HATIN

55695

DONAȚIUNEA  
MIHAI BOERESCU



2724<sup>fr</sup>

PARIS,

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR,

24, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES.

1846

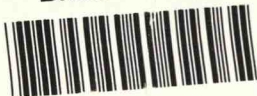


CONTROL 1953

Biblioteca Centrală Universitară  
BUCUREȘTI  
Cota ... 66.163 ...  
Inventar ... C.55695 ...

Re 112/02

B.C.U. Bucuresti



C55695

## LA PRESSE AVANT LA RÉVOLUTION.

---

Origine du journal. — Première Gazette : son cadre, son esprit, sa portée ; ses accroissements successifs. Naissance de l'annonce.

Le journal est devenu l'une des nécessités de notre existence ; c'est un autre pain quotidien, dont nous ne saurions plus nous passer. Cela nous paraît même si naturel et si commode à la fois, qu'on serait tenté de croire qu'il en a toujours été ainsi. Pourtant, c'est à peine si deux cents ans nous séparent du berceau du journalisme, et encore ne compte-t-il guère plus d'une cinquantaine d'années de véritable existence. Ce ne fut d'abord, en effet, qu'un humble ruisseau qui, jusqu'en 1789, coula sans grand bruit et presque inaperçu ; mais alors, gonflé par l'orage révolutionnaire, il déborde et renverse tout sur son chemin, jusqu'à ce qu'une main de fer l'ait enfermé dans des digues étroites qu'il parvient à rompre après trente ans d'efforts, pour s'ouvrir le large lit où il coule aujourd'hui. Suivons-le dans cette longue course : elle est pleine des plus intéressantes péripéties.

On ne savait point encore, en France, au commence-

ment du 17<sup>e</sup> siècle, ce que pouvait être, je ne dirai pas un journal, dans l'acception actuelle de ce mot, mais même un recueil périodique. Il faut descendre jusqu'en 1631, deux cents ans après l'invention de l'imprimerie, pour trouver chez nous l'origine de la presse; et le hasard, plutôt qu'une idée préconçue, donna naissance à une institution qui devait compter parmi les pouvoirs de l'État.

Le célèbre généalogiste d'Hozier était obligé, par la nature même de ses fonctions, d'entretenir une correspondance fort active, tant avec l'intérieur du royaume qu'avec les pays étrangers. Il communiquait les nouvelles qui lui parvenaient ainsi à son ami Théophraste Renaudot, médecin du roi et maître général des *bureaux d'adresse* (sorte de cabinets d'affaires), et celui-ci les transcrivait pour en amuser ses malades. Ces *nouvelles à la main* eurent tant de vogue, que Renaudot, ne pouvant suffire aux demandes qui lui en étaient faites, songea à les faire imprimer, et à les vendre à ceux qui se portaient bien. Il sollicita donc l'autorisation nécessaire; et Richelieu, qui comprit bien vite de quelle importance serait pour le gouvernement une feuille racontant les événements, sous la dictée et dans le sens du pouvoir, s'empressa d'accorder le privilège demandé. Le premier numéro parut le 1<sup>er</sup> avril 1631, sous le titre de *Gazette*, nom emprunté à une feuille de même nature, qui se publiait à Venise, depuis le commencement du siècle, et qui vient de *gazetta*, petite pièce de monnaie de la valeur de deux liards, que l'on payait pour lire cette feuille. On a continué jusqu'à ces derniers temps à dé-

signer sous ce titre les feuilles politiques ; la dénomination de *journal*, qui a prévalu depuis peu, fut d'abord réservée aux recueils littéraires et scientifiques. « Un journal, dit l'*Encyclopédie*, est un ouvrage périodique, qui contient les extraits des livres nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts et dans les sciences... C'est un moyen de satisfaire sa curiosité, et de devenir savant à peu de frais. » Dans cette acception, le plus ancien journal est le *Journal des Savants*, dont la publication commença en janvier 1665, et qui est parvenu, à travers des phases diverses, au premier rang des recueils de ce genre (1).

Mais revenons à Renaudot et à sa *Gazette* ; il va nous dire lui-même, dans ses préfaces, quel en sera l'esprit, et comment il appréciait la portée et les avantages de cette invention. « Sire, dit-il au roi, en lui offrant le  
 « recueil de la première année, c'est bien une remarque  
 « digne de l'histoire, que, dessous soixante-trois rois, la  
 « France, si curieuse de nouveautés, ne se soit point avi-  
 « sée de publier la gazette ou recueil pour chacune se-  
 « maine des nouvelles tant domestiques qu'étrangères...  
 « Mais la mémoire des hommes est trop labile pour lui  
 « fier toutes les merveilles dont Votre Majesté va remplir  
 « le Septentrion et tout le continent. Il la faut désormais  
 « soulager par des écrits qui volent, comme en un in-  
 « stant, du Nord au Midi, voire par tous les coins de la  
 « terre. C'est ce que je fais maintenant, sire, d'autant

(1) Si l'on en croyait les mauvaises langues, la *Gazette* aurait emprunté son nom à celui d'un oiseau babillard, la pie, *gazza*.

« plus hardiment, que la bonté de Votre Majesté ne dé-  
 « daigne pas la lecture de ces feuilles. (On dit même que  
 Louis XIII lui envoyait de la rédaction de sa façon.)  
 « Aussi n'ont-elles rien de petit que leur volume et mon  
 « style. *C'est, au reste, le journal des rois et des puis-*  
 « *sances de la terre*; tout y est par eux et pour eux, qui  
 « en font le capital; les autres personnages ne leur ser-  
 « vent que d'accessoire... »

Et, dans sa préface au public : « ..... La publication  
 « des gazettes est, à la vérité, nouvelle; mais cette nou-  
 « veauté ne leur peut acquérir que de la grâce, qu'elles  
 « se conserveront toujours aisément..... Surtout seront-  
 « elles maintenues pour l'utilité qu'en reçoivent le public  
 « et les particuliers : le public, pour ce qu'elles empê-  
 « chent plusieurs faux bruits qui servent souvent d'al-  
 « lumettes aux mouvements et séditions intestines....;  
 « les particuliers, chacun d'eux ajustant volontiers ses  
 « affaires au modèle du temps. Ainsi, le marchand ne va  
 « plus trafiquer en une ville assiégée ou ruinée, ni le sol-  
 « dat chercher emploi dans les pays où il n'y a point de  
 « guerre; sans parler du soulagement qu'elles apportent  
 « à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient  
 « auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de  
 « décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent  
 « inventées à plaisir, et fondées sur l'incertitude d'un  
 « simple ouï-dire. Encore que le seul contentement que  
 « leur variété produit ainsi fréquemment, et qui sert  
 « d'un agréable divertissement es-compagnies, qu'elle  
 « empêche des médisances et autres vices que l'oisiveté  
 « produit, dût suffire pour les rendre recommandables.  
 « Du moins sont-elles en ce point exemptes de blâme,



« qu'elles ne sont pas aucunement nuisibles à la foule du  
 « peuple, non plus que le reste de mes innocentes in-  
 « ventions; étant permis à chacun de s'en passer, si  
 « bon lui semble.

« La difficulté que je dis rencontrer en la composition  
 « de mes gazettes et nouvelles n'est pas ici mise en avant  
 « pour en faire plus estimer mon ouvrage; c'est pour  
 « excuser mon style, s'il ne répond pas toujours à la di-  
 « gnité de son sujet. Les capitaines y voudraient ren-  
 « contrer, tous les jours, des batailles et des sièges levés  
 « ou des villes prises; les plaideurs, des arrêts en pareil  
 « cas; les personnes dévotieuses y cherchent les noms  
 « des prédicateurs, des confesseurs de remarque. Ceux  
 « qui n'entendent rien aux mystères de la cour les y vou-  
 « draient trouver en grosses lettres. Tel, s'il a porté un  
 « paquet en cour sans perte d'homme, ou payé le quart  
 « de quelque médiocre office, se fâche si le roi ne voit  
 « son nom dans la gazette. D'autres y voudraient avoir  
 « ces mots de *monseigneur* ou de *monsieur* répétés à  
 « chaque personne dont je parle... Il s'en trouve qui ne  
 « prennent qu'un langage fleuri; d'autres qui veulent que  
 « mes relations semblent à un squelette décharné... Ce  
 « qui m'a fait essayer de contenter les uns et les autres.

« Se peut-il donc faire (mon lecteur) que vous ne me  
 « plaigniez pas en toutes ces rencontres? et que vous  
 « n'excusiez point ma plume, si elle ne peut plaire à tout  
 « le monde, en quelque posture qu'elle se mette? Non  
 « plus que ce paysan et son fils, quoiqu'ils se missent  
 « premièrement seuls et puis ensemble, tantôt à pied, et  
 « tantôt sur leur âne. Et si la crainte de déplaire à leur  
 « siècle a empêché plusieurs bons auteurs de toucher à

« l'histoire de leur âge, quelle doit être la difficulté d'é-  
 « crire celle de la semaine, voire du jour même où elle  
 « est publiée ! Joignez-y la brièveté du temps que l'im-  
 « patience de votre humeur me donne ; et je suis bien  
 « trompé, si les plus rudes censeurs ne trouvent digne  
 « de quelque excuse un ouvrage qui se doit faire en qua-  
 « tre heures de jour, que la venue des courriers me laisse,  
 « toutes les semaines, pour assembler, ajuster et impri-  
 « mer ces lignes. Mais non, je me trompe, estimant, par  
 « mes remontrances, tenir la bride à votre censure. Je ne  
 « le puis ; et si je le pouvais (mon lecteur), je ne le dois  
 « pas faire, cette liberté de reprendre n'étant pas le  
 « moindre plaisir de ce genre de lecture, et votre plaisir  
 « et divertissement, comme l'on dit, étant l'une des cau-  
 « ses pour lesquelles cette nouveauté a été inventée.  
 « Jouissez donc à votre aise de cette liberté française ;  
 « et que chacun dise hardiment qu'il eût ôté ceci ou  
 « changé cela, qu'il aurait bien mieux fait : je le confesse.

« En une seule chose ne céderai-je à personne, en la re-  
 « cherche de la vérité, de laquelle, néanmoins, je ne me fais  
 « pas garant, étant malaisé qu'entre cinq cents nouvelles  
 « écrites à la hâte, d'un climat à l'autre, il n'en échappe  
 « quelqu'une à nos correspondants qui mérite d'être cor-  
 « rigée par son père le temps. Ceux qui se scandalise-  
 « ront possible de deux ou trois faux bruits qu'on nous  
 « aura donnés pour vérités, seront par là incités à débi-  
 « ter au public, par ma plume (que je leur offre à cette  
 « fin), les nouvelles qu'ils croiront plus vraies, et, comme  
 « telles, plus dignes de lui être communiquées..... »

On peut juger, d'après cette préface, publiée un an

après l'apparition du premier numéro, quelles tribulations assiégèrent le pauvre *gazetier*, comme le nommaient les pamphlets.

Mais, fort de l'appui du pouvoir et de la faveur publique, Renaudot poursuit son œuvre, sans se laisser ébranler. On voit pourtant que ces attaques continuelles l'inquiètent et l'irritent. Pendant deux ans, il se croit obligé d'y répondre une fois par mois, tout en s'avouant à lui-même qu'il ne réussira point à convaincre ses détracteurs ; « car, dit-il quelque part, mon récit étant l'image des choses présentes, non plus qu'elles il ne saurait plaire à tout le monde. »

Cependant le succès d'une pareille entreprise ne pouvait être un instant douteux en France : aussi fut-il rapide et grand. Dès 1663, Renaudot se place au-dessus des petites jalousies, et méprise leurs morsures impuissantes ; il parle en homme qui est sûr de sa force. « Les suffrages de la voix publique m'épargnent désormais mais la peine de répondre aux objections auxquelles l'introduction que j'ai faite en France des gazettes donne lieu, lorsqu'elle était encore nouvelle ; car maintenant, la chose en est venue à ce point, qu'au lieu de satisfaire à ceux à qui l'expérience n'en aura pu faire avouer l'utilité, on ne les menacerait de rien moins que des petites-maisons. Seulement ferai-je, en ce lieu, aux princes et aux États étrangers la prière de ne perdre point inutilement le temps à vouloir fermer le passage à mes nouvelles, vu que c'est une marchandise dont le commerce ne s'est jamais pu défendre, et qui tient cela de la nature des torrents, qu'il se grossit par la résistance. »

C'était là un langage digne d'un écrivain qui a la conscience de son œuvre, et que l'on croirait plus jeune de deux siècles. Dès lors, la Gazette marcha sans entraves; et son rédacteur, décoré du titre d'historiographe de France, se crut assez haut placé pour mépriser les pamphlets qu'à cette occasion lui décocha la Fronde.

Rien ne manqua d'ailleurs à la vogue du premier journal. Une estampe de l'époque, conservée à la Bibliothèque royale, représente la Gazette assise sur une espèce de tribunal; sa robe est parsemée de langues et d'oreilles. Le Mensonge, démasqué, lui lance des regards pleins de haine; la Vérité au contraire semble heureuse d'être assise auprès d'elle. Au pied du tribunal, Renaudot remplit les fonctions de greffier. Les *cadets de la faveur* se pressent autour de lui, et lui offrent de l'argent, mais il détourne la tête pour ne les point entendre.

La Gazette de Renaudot paraissait une fois par semaine, en huit pages petit in-4°, divisées en deux parties, l'une portant le titre de *Gazette*, et l'autre celui de *Nouvelles ordinaires de divers endroits*, « cela, dit-il, pour la commodité de la lecture, qui est plus facile à diverses personnes, étant en deux cahiers, et aussi à cause de la diversité des matières et des lieux d'où viennent les lettres y contenues, les Nouvelles comprenant ordinairement les pays qui nous sont septentrionaux et occidentaux, et la Gazette ceux de l'Orient et du Midi. »

« L'ordre du temps et la suite des dates, dit-il ailleurs, m'obligent à commencer mes relations par les lieux plus éloignés pour finir par la France. »

Tout les mois il publiait, sous le titre de *Relations des*



*nouvelles du monde reçues dans tout le mois*, un numéro supplémentaire qui complétait et résumait les nouvelles du mois. « Ces miennes relations de chaque mois, dit-il, servent de lumière et d'abrégé à celles des semaines; car il est des nouvelles comme des métaux : ceux-ci, au sortir de la mine, sont volontiers mêlés de quelque terre; celles-là d'abord sont ordinairement accompagnées de quelques circonstances mal entendues dont elles s'épurent avec un peu de temps, comme font les autres étant jetés dans leurs lingotières. Alors vous les avez en leur naïveté.... »

C'est dans ce numéro supplémentaire que, pendant les premières années, il répondait aux attaques de ses détracteurs. En tout autre temps, il se tient complètement effacé derrière son œuvre. La feuille commence par ce simple mot placé tout à fait au haut de la page : *GAZETTE*, et finit par ceux-ci. *Du Bureau d'adresse, au Grand Coq, rue de la Calandre, sortant au marché neuf, près le Palais à Paris.* Pendant cent ans, vous cherchiez vainement dans ces feuilles un mot sur le journal et ses alentours.

Du reste, c'est à peine si l'on trouve dans ces premiers essais de la presse périodique quelqu'un des éléments si nombreux dont se compose aujourd'hui le journal. Là point de premier Paris, point d'articles de fonds, point de discussion en un mot, pas même de ce que nous appelons des faits divers; à plus forte raison, point de variétés, ni de feuilleton, ni d'annonces. C'est un simple recueil bien sec, bien monotone, de nouvelles étrangères, nouvelles de la guerre et des cours, et encore doit-on penser que ces nouvelles n'étaient pas très-neuves, car les moyens



de communication de cette époque étaient aux moyens actuels à peu près ce que la Gazette de Renaudot est au grand format d'aujourd'hui. Les nouvelles de l'intérieur se bornaient à quelques lignes datées de Paris ou de la ville où se trouvait la cour.

Cependant le soleil de Louis XIV était monté sur l'horizon, et tournait toutes les têtes. Pour enregistrer les exploits du grand roi et les magnificences de Versailles, la Gazette porte son format de huit à douze pages. En 1762, elle change son mode de périodicité, et paraît deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, en quatre pages à deux colonnes. Son prix est de 15 livres par an, franche de port.

Ce nouveau format semble mieux se prêter aux petites nouvelles ; aussi quelques faits divers commencent-ils à se glisser à la fin du journal, et même, en y regardant de bien près, on peut découvrir entre une mort et un mariage l'annonce d'une carte géographique ou de quelque livre nouveau. Peu à peu les annonces prennent de l'extension ; l'on en fait un paquet ( c'est bien le mot ) que l'on place au bas du journal, sous filet. Elles se suivent toutes sans aucun signe de distinction et sans autre séparation qu'un petit trait entre les trois seules rubriques qui soient encore admises : LIVRES, GRAVURES, MUSIQUE. Ce n'est que dans les premières années de la révolution qu'on les voit classées avec plus d'intelligence, et je n'ai pas été peu étonné de trouver dans les gazettes de 1792 le type des annonces dites *anglaises*, dont l'importation, comme l'on voit, ne serait pas nouvelle, si tant est que ce soit une importation. L'on était entré dans la voie des

réformes, et le progrès devait se faire sentir jusque dans les plus petites choses.

L'effet de la concurrence aussi devient visible. La Gazette jouissait depuis cent cinquante ans d'un privilège incontesté, quand elle se vit tout à coup menacée dans son existence par une foule de rivaux qu'avait déchainés la liberté de la presse. Elle doit songer aux moyens de se défendre. A partir du 1<sup>er</sup> mai 1792, elle paraît tous les jours. Trois mois après, en inscrivant sur son front les mots de *liberté, égalité*, la *Gazette nationale de France* agrandit son format « dans le désir de plaire au public, et de lui offrir, dans un moment où les événements se succèdent avec rapidité, un faisceau de nouvelles plus complet. Écrite dans les principes de la constitution, elle joindra au mérite exclusif de la fraîcheur des nouvelles étrangères, des détails plus circonstanciés sur les événements de la guerre, sur l'état des départements et de la capitale. » Mais comme ces améliorations entraînent de nouveaux frais, son prix, déjà porté de 15 à 25 livres, est élevé à 36 livres.

Comme on le voit, la concurrence a enfanté la réclame. Désormais, la Gazette ajoute à son titre les conditions de son abonnement. On lit même, en tête de la première colonne des numéros de décembre, cette phrase devenue sacramentelle : « Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire au 1<sup>er</sup> janvier prochain sont priés, etc. » Dans quelques numéros, cette phrase est suivie d'un avis ainsi conçu : « Les personnes qui désireraient faire publier des avis ou annonces de quelque nature qu'ils soient, et même des lettres et des opinions particulières sur toutes sortes de sujets (ce sont nos *faits*

*divers* ou *articles communiqués*), peuvent les adresser au bureau de la Gazette, où ils seront insérés avec exactitude dans un supplément du journal. Les articles qui n'auront que six lignes coûteront 50 sous, et 7 sous par ligne s'ils ont plus d'étendue. » C'est à peu près le tarif des *annonces omnibus*, mais appliqué aux *annonces anglaises*. On voit quel chemin a fait depuis l'industrie des annonces : il faut dire aussi que les journaux d'alors n'étaient pas frappés des droits énormes qui pèsent sur ceux d'aujourd'hui.

C'est dans le courant de cette même année 1792 que la Gazette commença à annoncer les spectacles ; elle enregistrait le cours des effets publics depuis 1765.

Mais la Gazette s'était surtout soutenue par l'appui du pouvoir. Louis XV avait ordonné sa réunion au département des affaires étrangères, jugeant que par là « elle deviendrait plus intéressante ; qu'elle acquerrait plus de certitude et d'authenticité, et contribuerait à fournir les mémoires les plus sûrs et les plus précieux pour l'histoire, puisqu'on n'y insérerait point de faits altérés, ni de mémoires faux et suspects » — « L'objet de la Gazette, disait à cette occasion l'un de ses rédacteurs, n'est pas seulement de satisfaire la curiosité du public ; elle sert d'annales pour la conservation des faits et de leurs dates. C'est un dépôt où la postérité doit puiser dans tous les temps des témoignages authentiques des événements dont se compose l'histoire, et des détails même dont elle ne se charge pas. »

Cette impartialité de l'histoire, la Gazette affecta de la vouloir conserver quand la révolution eut ouvert l'arène à la discussion. Au milieu du déchaînement des pas-

sions, elle voulait, disait-elle, conserver « un caractère de vérité, de simplicité et de sagesse. » Mais elle comptait sans la force des événements et aussi sans la faiblesse humaine. Habitée à sa chaîne dorée, la Gazette ne pouvait que difficilement consentir à vivre de pair avec cette foule de journaux que chaque jour enfantait. S'il est beau d'être indépendant, il est bien doux d'avoir l'oreille du pouvoir, de jouer un rôle dans l'Etat.

La Gazette ne fit donc que changer de livrée, et dans la crainte, sans doute, qu'on ne l'accusât de conserver au fond du cœur quelque reconnaissance pour le régime auquel elle devait sa fortune, elle s'écriait, le 22 janvier 1793 : « Le tyran n'est plus ! »

Mais notre intention, dans ce premier travail, n'est point de faire l'histoire des opinions ; notre unique but a été de suivre la marche de la presse périodique, et de montrer par quelles phases elle est arrivée à son universalité, à sa puissance actuelle. Le premier guide qui s'offrait à nous, c'était la Gazette, et nous avons cru devoir descendre avec elle jusqu'à la révolution. A cette époque, une nouvelle ère s'ouvre pour le journalisme, et l'intérêt puissant qui s'y attache mérite que nous en fassions l'objet d'une étude particulière. Mais jusque-là même, la Gazette n'avait point été l'unique expression du journalisme ; d'autres essais avaient été tentés avec plus ou moins de succès, et nous ne pourrions, sans être incomplets, les passer sous silence. Tout, d'ailleurs, intéresse dans ces premières tentatives d'une puissance qui s'ignore elle-même et s'essaye timidement à la vie.





*La Gazette burlesque*, journal en vers. — *Le Mercure galant*. — Premier journal quotidien, le *Journal de Paris*. — Etat de la presse à l'ouverture des états généraux.

Si l'on en jugeait par ce qui se passe de nos jours, il semblerait que l'invention de Renaudot eût dû faire éclore de nombreuses concurrences. Mais, outre qu'on vivait alors sous le régime du privilège, la société n'était point comme aujourd'hui sous l'aiguillon de cette fièvre épidémique qui gagne, qui travaille toutes les classes, et les pousse incessamment à la recherche de l'infini de la réussite, qui fait que la nouveauté de la veille est toujours surpassée par la nouveauté du lendemain. On ne marcha que lentement dans la voie de la publicité. Cependant, dès 1650, Paris eut sa gazette en vers, gazette aux modestes allures, comme il convient à une fille de bonne maison, mais qui ne manque pourtant point à l'occasion de malice et d'originalité. L'auteur était le poète courtisan Loret. Il n'apporta pas à cette entreprise toute l'étude et tout l'appareil des grands maîtres; c'est sans user de longues préméditations qu'il prépara à ses contemporains ce beau sujet d'entretien; il n'avait point en effet passé de longues années dans les collèges; il n'avait point feuilleté les livres grecs et latins.... Lorsqu'il prit résolution de paraître un peu dans le monde, comme il se plaisait naturellement à la poésie, il se mit à écrire en vers

Les bruits qui courent quelquefois  
Parmi la cour et les bourgeois.



Pour cela il s'aidait

..... Des billets divers  
Que, pour discourir dans ses vers,  
De sages gens prenaient la peine  
De lui fournir chaque semaine,

et qu'il rimait, après en avoir séparé

Le civil d'avec le barbare.

« La manière de poésie de notre auteur, dit un contemporain, est toute naturelle et sans affectation aucune; il ne cherche point de mots ampoulés pour étonner les oreilles; il ne fait point de digressions inutiles, et suit son sujet agréablement et naïvement. » Cette simplicité est quelquefois poussée jusqu'à la négligence. Mais il faut dire aussi que Loret obéissait à un autre démon que le démon de la poésie, à la dure nécessité, et il eût été difficile que sa verve ne s'en ressentit point quelquefois. Comme il le dit lui-même :

Il lui fallait plus d'une fois  
Se mordre bien serré les doigts...  
Pour satisfaire à son devoir.

« Il n'y avait point à se résoudre et à s'aviser; ayant commencé ce travail, il fallait s'y occuper sans aucun relâche; on demandait cela de lui, on l'en priait, et en un besoin l'on l'y aurait doucement forcé. On attendait de lui un divertissement qui ne manquât point, qui fût toujours nouveau, et il lui fallait une merveilleuse invention d'esprit pour accommoder les choses, et leur donner toujours une nouvelle face. »

A ce métier

Sa plume eût été vite usée  
Et sa pauvre veine épuisée;



Ne sachant ni latin ni grec,  
 Il eût été bientôt à sec,  
 Sans quelque assistance céleste...  
 Sans un ange qui l'inspirait,

ou, pour parler en vile prose, sans la cassette d'une jeune et belle princesse, mademoiselle de Longueville, qui escomptait généreusement les rimes de son pensionnaire. « Ce n'était, en effet, que pour plaire à cette grande princesse et à un petit nombre de personnes de sa confiance qui méritaient qu'on eût soin de leur agréer; » c'était

Pour complaire à ses volontés,  
 Et mieux mériter ses bontés,

que Loret s'était fait un bureau d'adresse vivant, « tellement qu'il ne se faisait qu'une copie de son ouvrage, qui était lue devant ceux qui la voulaient écouter, ou qui passait en diverses mains. »

Les feuilles de Loret furent désignées dans l'origine sous le nom de *Gazette burlesque*, « à cause qu'elles rapportaient ce qui se passait, et qu'elles le faisaient en style plaisant et agréable. »

Chacune est décorée, en guise de titre, d'une épithète plus ou moins bizarre, comme *longuette*, *ambulatoire*, *assaisonnée*, *goguenarde*, *piteuse*, etc. Elles sont toutes adressées à sa bienfaitrice; et une chose digne d'admiration, selon son éditeur, c'est « son artifice à faire toujours de nouveaux préfaces à sa princesse pendant une quinzaine d'années qu'il lui adressa son ouvrage sans discontinuation. »

Cependant la gazette de Loret était trop du goût de cette époque remuante et frondeuse pour qu'elle restât

longtemps le privilège du cercle un peu circonscrit de l'hôtel de Longueville. Il ne fut bientôt plus question dans toutes les ruelles que des caquets du poète gazetier, et les traits les plus saillants volaient de bouche en bouche par tous les coins de la ville. « La curiosité de quelques gens fut cause que l'on en fit bientôt plusieurs copies manuscrites ; mais pour ce qu'il n'y avait pas moyen d'en fournir à tous ceux qui en souhaitaient, et qui étaient des gens de considération, et même parce qu'en les transcrivant les copistes y ajoutaient toujours faute sur faute, il sembla plus à propos de les commettre à l'impression, qui est une invention excellente pour produire en même temps plusieurs exemplaires d'une seule pièce. »

Un autre motif encore avait déterminé Loret ; ses vers avaient eu le sort de toute chose qui a du succès ; les plagiaires s'en étaient bien vite emparés.

Des débiteurs de faux papiers,  
Pires cent fois que des fripiers,  
Faisaient imprimer ses gazettes,  
Sans craindre ni loi ni syndic,  
Pour en faire un lâche trafic.

La « noire et lâche action de ces audacieux bëlîtres » le mettait en fureur.

Noble et généreuse Marie,  
J'ai l'âme tout à fait marrie  
Pour la sottie supercherie  
Que me font ces gens de voirie.  
Mes vers sur le Pont-Neuf on crie :  
O maudite criailerie !  
Ah ! cela me met en furie.  
Peste de leur imprimerie...

La *Gazette burlesque* fut imprimée pour la première fois le 29 septembre 1652, après deux ans et demi d'existence : la première lettre avait paru le 4 mai 1650.

On aurait tort, ce nous semble, de dire que Loret, en faisant imprimer ses gazettes, avait cédé au désir d'en tirer profit ; nous venons de dire les motifs qui l'avaient déterminé. Encore, s'il faut en croire un avis au lecteur qui termine le premier numéro imprimé, une circonstance fortuite aurait avancé l'exécution de ce projet.

Un mal, lequel à l'improviste  
A surpris monsieur mon copiste,  
M'a fait, en cette occasion,  
Recourir à l'impression.

D'ailleurs, rigoureusement parlant, il n'avait pas la libre disposition de son œuvre. Ce n'était pas, si l'on veut, par ordre qu'il écrivait, mais quand il avait commencé cette entreprise, c'était uniquement pour mademoiselle de Longueville, qui l'en avait prié, et qui le payait pour cela. Prodiguer à tout venant un divertissement dont elle eût pu revendiquer le privilège exclusif, c'eût été en amoindrir le prix, et s'exposer à perdre dans l'esprit de sa bienfaitrice. Aussi a-t-il bien soin d'ajouter :

Mais sache, lecteur débonnaire,  
Encor que des mains du rimeur  
Cette gazette épistolaire  
Passe en celles de l'imprimeur,  
Qu'elle n'en est pas plus commune ;  
Car, sans abus, ni fraude aucune,  
Il doit observer cette loi  
De n'en tirer chaque semaine

Qu'une unique et seule douzaine,  
 Tant pour mes amis que pour moi ;  
 Après cela point de copie ,  
 En dût-on avoir la piepie.

Mais la princesse de Longueville ne se montra point exclusive ; elle ne pouvait, d'ailleurs, qu'être flattée des succès de son protégé, et il était naturel qu'elle s'intéressât à la propagation de ces feuilles qui, selon l'expression d'un bel esprit du temps, de Colletet, volant plus loin que les ailes de la Renommée, allaient, chaque semaine, porter ses louanges jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Le succès de la *Gazette burlesque* fut, en effet, rapide et grand, car assure-t-on

Qu'elle avait passé le Bosphore,  
 Et qu'on lui faisait de l'honneur  
 A la Porte du Grand Seigneur.

Loret est lui-même étonné du bruit qu'il fait. A cette occasion, il se compare aux beaux esprits du temps, dont il cherche à caractériser le talent dans quelques vers que nous allons citer. On comprendra que la rime et d'autres considérations aient influencé ces appréciations, qui, pour la plupart, sont loin d'avoir été ratifiées par la postérité. Mais ce passage n'en est pas moins curieux sous beaucoup de rapports.

Pour dire vrai, ces miens ouvrages  
 Sont cent fois plus heureux que sages,  
 Et, certes, l'on voit dans Paris  
 Des régiments de beaux esprits  
 Dont les conceptions et rimes  
 Sont infiniment plus sublimes,  
 Et dont le mérite éclatant



Ne fait pas tant de bruit pourtant.  
 Je suis de la dernière classe,  
 Je n'en vois point qui ne me passe;  
 Leurs vers me ravissent le cœur  
 Mieux que la plus douce liqueur;  
 Quand je les lis, je les admire,  
 Et voici ce qu'on en peut dire :  
 Ceux de Chapelain sont brillants;  
 Ceux de Benserade galants;  
 Ceux de Saint-Amant admirables;  
 Ceux de Corneille incomparables;  
 Ceux de Du Ryer sont merveilleux;  
 Ceux de Godeau miraculeux;  
 Ceux du sieur Gombauld sont augustes;  
 Ceux de Bois-Robert nets et justes;  
 Ceux de Quillet forts et piquants;  
 Ceux de Colletet élégants.  
 Scaron n'est point en cette ville,  
 Mais au rapport de plus de mille,  
 Encor qu'un peu malicieux,  
 Ses vers sont très-facétieux.  
 Ceux du sieur Ménage sont rares;  
 Ceux de Sandricourt sont barbares;  
 Ceux de Scudéry sont charmants,  
 Aussi bien que ses beaux romans;  
 Ceux de Neuf-Germain sont grotesques;  
 Ceux de Dassoucy sont burlesques;  
 Ceux de Marigny sont cruels;  
 Ceux de Tristan sont immortels;  
 Ceux d'un tel sont mélancoliques;  
 Ceux de Ségrais sont héroïques;  
 Les miens sont naïfs, et rien plus...

Les critiques ne manquèrent point à Loret, comme  
 bien on le pense. Sa tâche était devenue plus difficile à  
 mesure que le cercle de ses auditeurs s'était agrandi.

Le métier qu'il faut que je fasse  
 Bien plus qu'autrefois m'embarrasse.

Quelques beaux esprits modérés  
 Souhaitent qu'ils soient (mes vers) tempérés ;  
 D'autres veulent que la Gazette  
 Sente un peu l'épine-vinette.  
 Mais ces miens vers, quand ils sont tels,  
 Me font des ennemis mortels.  
 D'ailleurs, ma rime n'est point bonne  
 Quand je n'égratigne personne.  
 Bref, mes vers, tant ici qu'aux champs,  
 Sont méchants s'ils ne sont méchants.  
 Voyez quelle est mon infortune !  
 Si je pique un peu, j'importune,  
 Et lorsque je ne pique pas,  
 Mes vers sont froils et sans appas.  
 Mais que les fous ou que les sages  
 Fassent la nique à mes ouvrages,  
 Je mépriserai leur mépris,  
 Pourvu que ces petits écrits  
 Soient bien reçus de Votre Altesse...

Loret avait des protecteurs assez puissants pour  
 qu'il lui fût aisé de mépriser les critiques, et même les  
 menaces que l'on y joignait quelquefois. Mais il arriva  
 qu'un jour il se trouva en face d'un ennemi avec lequel  
 il ne faisait pas bon plaisanter. Quelques membres du  
 parlement, indignés qu'un gazetier eût osé parler d'eux

Dans ses pauvres petits ouvrages,  
 ameutèrent contre lui la turbulente assemblée, et cette  
 fois la critique faillit se formuler en un bel et bon  
 arrêt.

Quelques-uns, voyant de travers  
 Mes malheureux et pauvres vers,  
 Et les tournant à conséquence,  
 O princesse ! on m'a fait défense  
 D'écrire politiquement,  
 Ni de railler aucunement.

On nomme sanglante critique  
 Mon innocente rhétorique,  
 Et plusieurs traitent d'attentat  
 Le zèle que j'ai pour l'État.  
 Quoique j'aie l'âme assez bonne  
 Et point de fiel contre personne,  
 Quelques messieurs du Parlement  
 N'aiment pas mon raisonnement.  
 Si que, craignant, en ce rencontre,  
 Que l'on ne donne un arrêt contre  
 (Car ces messieurs sont absolus),  
 Je ne raisonnerai donc plus  
 Sur l'état présent des affaires,  
 Pour n'irriter tels adversaires;  
 J'en parlerai tout simplement,  
 Pour obéir au Parlement;  
 Mais aussi, mes tristes gazettes  
 Ne seront plus que des sornettes ..

Quoi qu'il en soit, et malgré des imperfections que rendent excusables le siècle où vivait l'auteur et la nouveauté de l'entreprise, la *Gazette burlesque*, rimée généralement avec une grande facilité, quelquefois même avec verve et entrain, est précieuse à consulter pour une foule de faits particuliers, d'usages, d'anecdotes, etc. On était en pleine Fronde quand Loret commença à écrire, et la mobilité des hommes et des choses se reflète dans ses vers, qui, s'ils n'ont point conservé jusqu'à nos jours la grâce de la nouveauté, comme le leur promettait un contemporain, sont encore lus avec plaisir. Citons quelques traits :

Lysis ne sait quel parti prendre,  
 Tant il a peur de se méprendre.  
 Madame la Fronde et la Cour  
 Attirent son cœur tour à tour.

Aujourd'hui, l'une le possède ;  
 Une heure après, l'autre l'obsède ;  
 Il est entre deux suspendu ,  
 Et , n'étant gagné ni perdu ,  
 Il dit à l'une : — Allez au peautre !  
 Puis il en dit autant à l'autre.  
 A l'une il dit : — Je suis à vous ;  
 A l'autre il dit : — Unissons-nous.  
 On lui fait harangue : il écoute ,  
 Il conteste , il balance , il doute ,  
 Il voit le mal , il voit le bien ;  
 Mais enfin il ne résout rien .  
 Quelques partisans de Corinthe ,  
 Qui pour la Cour sont pleins d'absinthe ,  
 Et tout plein de petits frondeurs ,  
 Jusque même à des ravaudeurs ,  
 Avec une ardeur sans seconde  
 Lui parlent pour la dame Fronde .  
 D'autres, vrais serviteurs du roi ,  
 Gens de probité, gens de foi ,  
 Le sollicitent pour la reine ,  
 Qui de nous tous est souveraine .  
 Comment se démêlera-t-il  
 D'un labyrinthe si subtil ?  
 Et que faudra-t-il qu'il réponde ?  
 Sera-t-il Cour ? sera-t-il Fronde ?  
 Je n'en sais rien , foi de Normand !  
 Et si je disais autre ment ,  
 Mon audace serait extrême ;  
 Car il ne le sait pas lui-même .

Loret n'aimait point la Fronde ; aussi ne laisse-t-il  
 échapper aucune occasion de s'en moquer .

Ce jour, par étrange manie ,  
 De Paris la tourbe infinie ,  
 Suivant un ordre tout nouveau ,  
 Mit de la paille à son chapeau .  
 Si sans paille on voyait un homme ,  
 Chacun criait : — Que l'on l'assomme !



Car c'est un chien de Mazarin.  
 Mais avec seulement un brin,  
 Eût-on quelque bourse coupée,  
 Eût-on tiré cent fois l'épée,  
 Eût-on donné cent coups mortels,  
 Eût-on pillé deux mille autels,  
 Eût-on forcé cinquante grilles  
 Et violé quatre cents filles,  
 On pouvait, avec sûreté,  
 Marcher par toute la cité,  
 En laquelle, vaille que vaille,  
 Tous étaient lors des gens de paille.

Mazarin prend-il la fuite, Paris est dans l'ivresse;  
 bourgeois, rentiers et populace se répandent dans les  
 rues, et trois volumes ne lui suffiraient pas s'il voulait  
 enregistrer tous les sots propos débités en cette occasion,

Où l'on remarqua maint courtaud  
 Qui tournait le visage en haut,  
 Croyant qu'après cette sortie  
 L'alouette, toute rôtie,  
 Lui tomberait dedans le bec.

L'hôtel de ville tire le canon d'allégresse, et le parle-  
 ment poursuit l'Eminence

A grands coups d'arrêts sur arrêts.

Mais apprend-on

Que ledit Jules fait voyage  
 A la cour en grand équipage,  
 Alors messieurs du Parlement  
 Parlent, dit-on, plus doucement...  
 Tel qui disait : Faut qu'on l'assomme,  
 Dit à présent qu'il est bonhomme;  
 Tel qui disait le Mascarin,  
 Avec un ton de révérence,  
 Dit maintenant : Son Eminence...

O les âmes faibles et vaines !  
O les fragilités humaines !

A peine le cardinal est-il rentré dans Paris, quel'hôtel de ville s'empresse de le fêter.

Aujourd'hui , dans l'hôtel de ville,  
D'une façon toute civile ,  
Les consuls et les échevins ,  
Avec quantité de bons vins  
Et des poissons en abondance ,  
Ont fait un banquet d'importance  
Et qui coûte maint bon florin  
A monsieur Jules Mazarin ,  
Lequel toute la compagnie  
Reçut avec joie infinie.  
Outre les mets délicieux  
Qui délectaient même les yeux ,  
On joua du plat de la langue ;  
Car on lui fit mainte harangue ,  
Maint beau discours et compliment  
Qui l'élevaient au firmament.

Quoique pensionnaire de l'hôtel de Longueville, Loret, en homme prévoyant ou déjà intéressé, resta fidèle au parti de la cour, tout en ménageant le parti des princes, qu'il a toujours soin de séparer de celui de la Fronde. Cela ne l'empêche pas de se moquer des courtisans, qui, à tout propos,

Jurent mort ! ventre ! sang ! ou tête !  
Car le courtisan se croit bête  
Et ne savoir pas son métier  
S'il ne jure comme un chartier.

Il ne craint point de blâmer la reine de céder à la nécessité de se faire des créatures par des promotions inconsidérées qui

Rendant l'hermine

Plus commune que l'étamine,  
déconsidèrent les plus hautes dignités.

D'ailleurs, comme tous les hommes sensés, Loret déplorait sincèrement les maux que la discorde civile avait attirés sur la France ; car, dit-il, en s'adressant aux Espagnols :

Si les Français ont du dessous,  
Si vous avez barres sur nous,  
Si nos pertes sont infinies,  
Remerciez-en nos manies,  
Et nos noires dissensions  
Que fomentent vos pensions.

Plus d'une fois le tableau des maux  
Dont le pauvre État est la proie  
vient glacer sa verve, et lui arracher des imprécations  
contre

Les malins auteurs de la guerre.

Il gémit

De voir la discorde civile  
Régner dans cette grande ville  
Qui jadis était un séjour  
De paix, d'abondance et d'amour....  
Une ville enfin sans seconde,  
Et, bref, la merveille du monde.  
Maintenant son bonheur fait flux,  
On ne la connaît presque plus ;  
Sa splendeur est quasi ternie ;  
La liberté s'en voit bannie,  
Et l'on peut dire avec ra son  
Qu'elle est une grande prison,  
D'où n'ose plus sortir personne,  
Non pas seulement pour Charonne,  
Bagnolet, Saint-Cloud, Saint-Denis,  
Et mille autres lieux infinis

Où, les fêtes et les dimanches,  
 Les bourgeois, les mains sur les hanches,  
 Allaient humer un air nouveau,  
 Quand le temps était clair et beau.

Et il ajoute :

Depuis trois ou quatre ans je prône  
 Que le peu d'amour pour le trône  
 Pourrait un jour, dans la cité,  
 Causer grande perplexité;  
 Mais j'ai beau prier qu'on me croye,  
 Je suis la Cassandre de Troye,  
 Qui de loin les choses voyait,  
 Et jamais on ne la croyait.

Quoi qu'il en soit, lorsque la paix fut consolidée, Loret put, sans chanter la palinodie, célébrer la gloire et les bienfaits du nouveau règne. Aussi

Ses vers ne sonnaient point trop mal }  
 Dans le domicile royal ;  
 Le roi, la reine et l'Éminence  
 Leur donnaient parfois audience,

et, ce qui valait mieux pour le poète, lui accordaient de temps à autre des gratifications qui toujours étaient les bienvenues ;

Car, jouant tant que le jour luit,  
 Et bien souvent toute la nuit,

Loret était toujours à sec, malgré les gratifications de la cour, malgré le produit de ses gazettes et les pensions que lui faisaient plusieurs grands seigneurs. Au moins peut-on dire à sa gloire qu'il ne se montra point ingrat. Quand Fouquet, qui était l'un de ses bienfaiteurs, fut enfermé à la Bastille, Loret eut le courage de le plaindre et de manifester hautement le désir de le voir triom-



pher de ses ennemis. Colbert, irrité de l'audace du pauvre gazetier, le raya du rôle des pensions.

La politique n'occupait pas exclusivement les colonnes de Loret; les naissances, les mariages, les morts illustres, les mille petits événements de la cour et de la ville, les anecdotes comiques ou scandaleuses, tout était de son domaine. Il n'oubliait pas non plus les institutions utiles. Nous lisons dans la lettre du 26 août 1653 :

On va bientôt mettre en pratique,  
 Pour la commodité publique,  
 Un certain établissement  
 (Mais c'est pour Paris seulement)  
 De boîtes nombreuses et drues  
 Aux petites et grandes rues,  
 Où, par soi-même ou son laquais,  
 On pourra porter des paquets,  
 Et dedans, à toute heure, mettre  
 Avis, billet, missive ou lettre,  
 Que des gens commis pour cela  
 Iront chercher et prendre là,  
 Pour d'une diligence habile  
 Les porter par toute la ville...  
 Ceux qui n'ont suivants, ni suivantes,  
 Ni de valets, ni de servantes,  
 Ayant des amis loin logés,  
 Seront ainsi fort soulagés.  
 Outre plus, je dis et j'annonce  
 Qu'en cas qu'il faille avoir réponse,  
 On l'aura par même moyen.  
 Et si l'on veut savoir combien  
 Coûtera le port d'une lettre  
 (Chose qu'il ne faut pas omettre),  
 Afin que nul ne soit trompé,  
 Ce ne sera qu'un sou tapé.

Enfin, il ne se passait rien de remarquable à Paris ou dans le reste de la France qu'il ne le décrivit « naïve-

ment et agréablement. Et ce qui est de plus à louer, ajoute son éditeur, quoique les sujets soient quelquefois assez facétieux d'eux-mêmes, et semblent lui donner une certaine liberté de parler, il s'est tellement réglé, que l'on n'y voit point de paroles licencieuses, ni de mots à deux-entendre qui puissent offenser la pudeur des dames et des plus sévères esprits. » Ajoutons la pudeur des dames du dix-septième siècle ; car, quelque circonspect que dût être Loret dans un ouvrage adressé à une femme, on ne laisse pas que de rencontrer de temps à autre quelques pièces tant soit peu graveleuses, qui effaroucheraient la pudeur de notre siècle collet-monté. Nous en citerons une seule, qui achèvera de montrer le genre de l'auteur et le goût de l'époque ; nous aurons soin de dissimuler certains mots malsonnants qui, dans notre auteur, sont imprimés en toutes lettres ; mais alors

*Le français dans les mots* bravait l'honnêteté.

Voici l'aventure :

L'autre jour, une demoiselle,  
 Jeune, aimable, charmante et belle,  
 Non sans se faire un peu de mal,  
 En chassant tomba de cheval,  
 Et Zéphir, la prenant pour Flore,  
 Hormis qu'elle est plus fraîche encore,  
 Lui souleva, quand elle chut,  
 Chemise et cotillon. Mais chut !  
 Je suis si simple et si modeste,  
 Que j'ai peine à dire le reste.  
 On ne vit qu'un beau c. . pourtant,  
 Admirablement éclatant,  
 Et dont la blancheur sans pareille  
 Des autres c... est la merveille,

C... royal et des plus polis,  
 Puisqu'il est tout semé de lis;  
 C... qui cette fois, sans obstacle,  
 Fit voir un prodige ou miracle:  
 Car c'est la pure vérité  
 Que, dans un des chauds jours d'été,  
 Quand il fit ce plaisant parlerre,  
 On vit de la neige sur terre.  
 Plusieurs se trouvant vis-à-vis  
 De cet objet furent ravis,  
 Le nommant, en cette aventure,  
 Un chef-d'œuvre de la nature;  
 Et même un auteur incertain  
 Composait ce joli huitain:

Trésor caché, beauté jumelle,  
 Brillant séjour de l'embonpoint,  
 Ta splendeur a paru si belle  
 Et mit ta gloire à si haut point,  
 Qu'il faut qu'incessamment l'on prône,  
 O c... qui les dieux charmeret,  
 Que si tu n'es digne du trône,  
 Tu l'es au moins du tabouret.

Les feuilles de Loret paraissaient à peu près régulièrement tous les samedis. Les quinze années de sa publication furent réunies en trois volumes in-folio, sous le titre de *Muse historique*. « Ce n'est point par mépris, a soin de nous dire son éditeur, que le nom de *Gazette* fut quitté. Ce ne fut que pour le laisser aux relations faites en prose, au lieu que, les siennes étant en vers, on se doit bien imaginer qu'elles furent débitées par l'une des muses, et même par celle qui a l'intendance de l'histoire, puisqu'elles nous fournissent des mémoires journaliers où toute l'histoire du temps est comprise. »

---

En 1672, parut un nouveau recueil, qui était appelé à une grande vogue et à une longue destinée. Nous voulons parler du *Mercure galant*, créé par Danneau de Vizé. C'était une sorte de *journal complet et universel*. Nouvelles, promotions et nominations, baptêmes, mariages et morts, spectacles, histoires galantes, médailles, réceptions aux académies, plaidoyers, sermons, arrêts, petites pièces de poésie, énigmes illustrées, chansons, musique, dissertations quelquefois savantes et quelquefois enjouées, tout y entra, tout y trouva place.

Mais laissons l'auteur nous exposer lui-même le plan qu'il s'était proposé.

« Je vous écrirai tous les huit jours une fois, et vous ferai un long et curieux détail de tout ce que j'aurai appris pendant la semaine. Je vous manderai des choses que les gazettes ne vous apprendraient point, ou du moins qu'elles ne vous feraient pas savoir avec tant de particularités. Les moindres choses qui se passeront ici n'échapperont point à ma plume. Vous saurez les mariages et les morts de conséquence, avec des circonstances qui pourront quelquefois vous donner des plaisirs que ces sortes de nouvelles n'ont pas d'elles-mêmes. Je tâcherai de développer la vérité des belles actions de ceux dont la valeur se fera remarquer dans les armées, et vous éclairerai souvent des choses dont la renommée est toujours mal instruite, parceque elle n'attend jamais pour partir qu'elles soient bien éclaircies, et que les premiers bruits qu'elle sème ne sont que rarement véritables..... Comme on entend de temps en temps parler de procès si extraordinaires et si remplis d'aventures, que les ro-



mans les plus surprenants n'ont rien qui en approche, je ne manquerai pas de vous en divertir et de vous en mander les véritables circonstances, qui ne sont jamais bien sues que de ceux qui se donnent la peine de les rechercher avec soin.

« Je vous enverrai toutes les pièces galantes qui auront de la réputation, comme sonnets, madrigaux et autres ouvrages semblables. Je vous manderai le jugement qu'on fera de toutes les comédies nouvelles et de tous les livres de galanterie qui s'imprimeront.

« J'espère vous écrire souvent quelques aventures nouvelles en forme d'histoire. Paris est assez grand pour m'en fournir, et il y arrive chaque jour des choses assez considérables et extraordinaires.... J'ajouterai à toutes ces choses toutes les nouvelles des ruelles les plus galantes, et vous manderai jusques aux modes nouvelles. On est ravi en province de les apprendre, et, de tout ce que l'on y peut mander, rien n'y est souhaité avec plus de passion. Vous croyez bien que les coquettes de Paris me fourniront assez de quoi vous écrire sur ce sujet, et que toutes les choses que je viens de promettre me fourniront séparément de quoi vous entretenir d'un nombre infini de nouvelles. Je ne vous en manderai pas beaucoup d'étrangères ni d'état, et je vous parlerai seulement de ces grandes nouvelles publiques dont s'entretiennent ceux mêmes qui ne font pas profession d'en savoir. Comme il n'y a pas de nouvelle si publique qui n'ait quelque chose de particulier et qui n'est pas su de tout le monde, je vous informerai de ce qu'en croiront ceux qui doivent être les mieux informés.

« Si je puis venir à bout de mon dessein, et que vous

conserviez mes lettres, elles pourront dans l'avenir servir de mémoires aux curieux, et l'on y trouvera beaucoup de choses qui ne pourraient se rencontrer ailleurs, à cause de la diversité des matières dont elles sont remplies. »

De Vizé avait le sentiment de son œuvre, et aujourd'hui encore la collection du *Mercure* est consultée avec plaisir et avec fruit. Son plan n'était pas irréprochable assurément, mais il était nouveau, et réalisait un progrès. Il n'existait alors que des recueils scientifiques et littéraires qui ne s'adressaient qu'à une classe privilégiée : de Vizé voulut faire un journal qui convînt à tout le monde, il comprit que là était le succès, et ses calculs ne furent point trompés ; car, malgré le jugement un peu brutal de la Bruyère et les plaisanteries de Boursault, malgré même les épigrammes de Boileau et les mille obstacles que lui suscita l'envie, il continua son œuvre avec un succès toujours croissant jusqu'à la fin de sa carrière.

Pendant les cinq ou six premières années, le *Mercure galant* ne parut que d'une manière très-irrégulière, de Vizé étant empêché par des maladies ou par des affaires. Mais, à partir de 1678, il parut régulièrement tous les mois, en un volume in-12, de trois à quatre cents pages, qui se vendait 3 livres. Il était rédigé sous la forme d'une lettre, dans laquelle venaient s'enchâsser, d'une manière toujours nouvelle, toujours heureuse, les faits, les récits, les historiottes, les poésies, en un mot, tout ce qui composait le bagage ordinaire du *Mercure*. C'était, en grand, le *Courrier de Paris* et le *Courrier de la semaine*, de quelques feuilles hebdomadaires.

L'œuvre de de Vizé fut continuée par Rivière Dufresny, qui lui donna un nouvel élan. Ce n'est pas que ce

dernier manquât non plus de détracteurs. Rousseau, surtout, lui fit une guerre acharnée (1).

Des mains de Dufresny, le *Mercure galant* passa dans celles de Lefèvre de Fontenay, qui en changea le titre, et l'appela *Mercure de France*; et il parvint, après bien des vicissitudes, jusqu'à son 667<sup>e</sup> numéro, qui parut en janvier 1815 (2). Le *Mercure* avait acquis, pendant la révolution, une certaine importance, qu'il dut surtout à sa rédaction politique. Parmi les célébrités littéraires qui ont concouru au succès de cette publication, dont la lecture a fait si longtemps le passe-temps le plus agréable de la cour et de la ville, et qui n'est pas, d'ailleurs, sans quelque importance historique, nous nous bornerons à citer Marmontel, la Harpe, Mallet du Pan, Geoffroy, Champfort, Ginguené, Lacretelle, Fontanes, Morellet, Chateaubriand, Fiévée, Amaury Duval, etc.

---

(1) Dufresny ayant donné, dans son premier numéro, les bouts rimés de *trente*, *quarante*, etc., Rousseau les remplit d'une manière fort plaisante; la pièce, qu'il adressa à Dufresny, se terminait par ces deux vers :

A la vieille Babet je le ferais pour rien,  
Pourvu que je te visse étrillé comme un chien.

Cette vieille Babet était une bouquetière qu'on avait longtemps nommée la Belle Bouquetière, et à laquelle sa beauté avait attiré autrefois des chalands de plus d'une espèce.

(2) Une réunion d'hommes de lettres, sous la direction de M. Roquefort, tenta de ressusciter le *Mercure* en 1819, mais elle ne donna que dix-neuf numéros. En 1825 parut un *Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle*, fondé par des écrivains libéraux et signé par M. Tissot, qui vécut jusqu'à la fin de 1825.

Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle, quelques années seulement avant la révolution, que parut le premier journal quotidien, qui fut le *Journal de Paris*. La publication en fut commencée le 1<sup>er</sup> janvier 1777. Un article sur l'*Almanach des muses*, une lettre de Voltaire, une annonce de librairie, trois ou quatre faits administratifs et judiciaires, deux événements, un bon mot et l'annonce des spectacles, font les frais du premier numéro, qui se termine par cet avis : — « Nous avons annoncé, dans le prospectus de ce journal, que la feuille, paraissant tous les jours, ne serait que de quatre pages in-8°. Si nous ne consultations que les difficultés inséparables d'une entreprise de cette nature ; si nous n'étions pas convaincus que le temps lui donnera le degré de perfection dont elle est susceptible..., nous aurions prescrit à notre tâche ces bornes étroites. Mais nous nous assujettissons, dès ce jour, au format in-4° ; s'il double nos frais, il nous assure les moyens de remplir plus strictement nos engagements envers le public.... » Or l'in-4° de cette époque n'était pas tout à fait si grand que l'in-8° actuel ; et un numéro du *Journal de Paris* serait fort à l'aise dans une colonne de l'*Époque*. L'abonnement n'en coûtait pas moins 24 livres pour Paris, et 51 livres 4 sous pour la province. Aussi la spéculation fut-elle heureuse, et procura, dit-on, jusqu'à 100,000 francs de bénéfice par an. Pour qui a feuilleté les premières années de cette feuille insipide, qui devait rester étrangère à toute question politique, qui ne pouvait même donner les nouvelles de la cour, son succès est un des témoignages les plus éclatants de l'innocence de nos pères.

La *Gazette de France*, le *Mercure* et le *Journal de*



Paris forment à peu près tout le bilan de la presse en France, avant la révolution. Après ces feuilles, on n'a guère à nommer que les *Annales politiques et littéraires*, de Linguet; l'*Esprit des Journaux* et l'*Esprit des Gazettes*, deux recueils mensuels; le *Journal du Lycée de Londres*, par Brissot-Warville, le *Journal historique et politique*, fondé à Genève par Mallet du Pan, et quelques autres qui se produisirent à l'occasion des assemblées des notables, mais qui n'eurent qu'une existence éphémère, telles que le *Journal ecclésiastique*, de l'abbé Barruel; la *Sentinelle du Peuple*, par Mondesève et Volney; le *Journal général de l'Europe*, par Lebrun et Smith, et le *Hérault de la Nation*, ou le *Précurseur de tous les Journaux*, par Magnancourt.

Pour tout dire, nous devons ajouter que la sévérité de la censure donna lieu, à plusieurs reprises, à l'émission de gazettes manuscrites connues sous le nom de *Nouvelles à la main*, chroniques scandaleuses plutôt que politiques, qui ne laissèrent pourtant pas que d'inquiéter plus d'une fois le pouvoir. Les feuilles de ce genre qui eurent le plus de vogue furent celles qui émanaient d'un cercle de nouvellistes qui se tenait chez madame Doublet, et dont les principaux membres étaient l'abbé Legendre, Piron, les deux frères Lacurne Sainte-Palaye, Mirabeau, Falconet, Voisenon, etc., et Bachaumont, sous le nom duquel on a publié des *Mémoires secrets*, dont les principaux matériaux ont été pris dans les nouvelles, anecdotes et jugements recueillis jour par jour à la *paroisse*, comme on nommait le salon de madame Doublet.

Tels furent les faibles commencements de la presse

périodique, de cette puissance qui devait bientôt forcer toutes les autres puissances à compter avec elle. « C'est que la liberté de la presse n'était pas encore passée dans le journal en ce temps-là ; c'est qu'en ce temps-là il y avait le plus puissant, le plus impérieux, le plus sceptique, le plus moqueur, le plus démolisseur, le plus français des journaux, la correspondance de Voltaire ; c'est que le style du journal, cette improvisation de toutes les minutes, n'était pas encore arrêté ; c'est que la vocation n'était pas comprise ; c'est que l'opposition au pouvoir, cette condition première de la presse, n'était pas dans le journal : elle était dans les livres, elle était dans l'*Encyclopédie*, aux discours de J.-J. Rousseau, aux tragédies de Voltaire ; elle était partout, excepté au journal. »



## LA PRESSE PENDANT LA RÉVOLUTION.

---

Rapide et prodigieux développement. — Sa licence, ses excentricités.  
Curieuse statistique.

Ainsi, jusqu'en 1789, la presse était demeurée à l'état d'enfance, s'ignorant elle-même, sans force ni caractère. Mais son temps était venu ; elle allait éclater tout à coup comme un feu souterrain qui a rompu ses digues, et son explosion devait ébranler la vieille Europe jusque dans ses fondements, déjà si fortement sapés par la philosophie du dix-huitième siècle.

Une génération nouvelle avait été enfantée par les encyclopédistes, génération enthousiaste, inquiète, impatiente de mettre la main aux affaires publiques, travaillée d'ailleurs par ces esprits hasardeux, ces âmes irritées qui se rencontrent au début de toute révolution.

L'ardeur des esprits s'exhala d'abord dans des milliers de brochures, où étaient agitées, avec une extrême vivacité, les questions qu'avait soulevées l'approche des états généraux, questions brûlantes qui remuaient toutes les passions, toutes les fibres populaires. Mais à peine les

états généraux furent-ils réunis, qu'une foule de journaux surgirent comme par enchantement, ceux-ci pour enregistrer, ceux-là pour discuter les actes de cette assemblée qui tenait l'Europe entière suspendue à ses débats.

Dès le 2 mai, Mirabeau l'aîné commença la publication de ses *Lettres à ses Commettants*, prolégomènes du *Courrier de Provence*. Ce fut comme le signal de la mêlée, je dirais presque de la course, car ce qui se passa alors réveille involontairement en moi l'idée d'une course au clocher. Seulement le but n'était pas le même pour tous; chaque concurrent avait son clocher qu'il poursuivait à tort et à travers, renversant, brisant tout sur son passage, jusqu'à ce que l'haleine lui manquât, ou qu'il se brisât contre une force supérieure.

A la suite du *Courrier de Provence* se lancèrent, et à quelques jours d'intervalle :

Le *Journal des Etats Généraux*, par Lehodey ;

Le *Bulletin des Séances des États Généraux*, par Maret, depuis duc de Bassano ;

Le *Point du Jour*, ou *Recueil de ce qui s'est passé la veille à l'Assemblée Nationale*, par Barère ;

Les *Evangelistes du Jour*, par Dulaure ;

Le *Patriote français*, par Brissot ;

Le *Courrier de Versailles à Paris*, etc., par Gorsas ;

Les *Révolutions de Paris*, par Prudhomme, Loustalot et Tournon, avec leur enseigne si hardie et si fameuse : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux... Levons-nous ! »

Les *Annales de la Révolution*, par Bayard, qui devinrent ensuite le *Journal de la Municipalité et des Districts de Paris* ;

L'*Observateur*, par Feydel, qui avait pris cette épigraphe : « La publicité est la sauvegarde du peuple » ;

La *Chronique de Paris*, par Condorcet, Rabaut Saint-Etienne, Ducos, etc. ;

Le *Journal des Débats et Décrets*, par Barère et Louvet ;

Le *Publiciste parisien*, journal libre et impartial, par Marat, *l'ami du peuple*, qualification qui devint, dès le sixième numéro, le titre principal de cette feuille fameuse, qui cachait le poison sous cette belle devise : *Vitam impendere vero* ;

Le *Journal général de la Cour et de la Ville*, plus connu sous le nom du *Petit-Gauthier* ;

Les *Actes des Apôtres*, pot-pourri en vers et en prose, auquel fut opposé le *Disciple des Apôtres* ;

Le *Journal universel*, ou *Révolutions des Royaumes*, par Audouin ;

Le *Journal de la Ville et des Provinces*, par Fontanes ;

Les *Annales patriotiques et littéraires*, par Carra, et Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* ;

Les *Révolutions de France et de Brabant*, par Camille Desmoulins ;

La *Gazette nationale*, ou le *Moniteur universel*, dont le premier numéro parut le 24 novembre 1789 ;

L'*Orateur du Peuple*, par Fréron ;

La *Gazette universelle*, ou *Papier-nouvelles de tous les pays et de tous les jours*, par Cerisier ;

Le *Mercure national*, par Carra, Tournon, Keralio, etc. ;

La *Chronique du Manège*, dans le genre des *Actes des*



*Apôtres*, par Marchand, auteur de la Constitution en vaudevilles ;

*L'Assemblée Nationale*, par Perlet.

Nous ne citons que les plus marquantes parmi les feuilles que vit éclore cette première année de la liberté, car, à les bien compter, on en trouverait plus de cent cinquante.

L'année suivante ne fut guère moins féconde ; cent quarante feuilles nouvelles vinrent disputer le terrain à celles de l'année précédente qui avaient survécu. Dans ce nombre, nous citerons :

La *Bouche de Fer*, par l'abbé Fauchet, qui avait pris ce vers pour épigraphe :

Tu regere eloquio populos, o Galle, memento.

*L'Ami du Roi*, par Royou et Montjoie ;

*L'Ami des Citoyens*, par Debrière ;

Le *Journal de Louis XVI et de son Peuple*, ou le *Défenseur de l'autel, du trône et de la patrie* ;

Le *Journal de la Société de 1789*, par Condorcet, Dupont de Nemours, Pastoret, André Chenier, etc. ;

Le *Journal de la Société des Amis de la Constitution*, par Choderlos Laclos ;

La *Feuille villageoise*, par Cerutti, Rabaut Saint-Etienne, Grouvelle et Ginguené.

On compta encore quatre-vingt-cinq feuilles nouvelles en 1791 ; on n'en compta plus que soixante en 1792, et environ cinquante en 1793, quarante en 1794, trente-cinq en 1795, et autant en 1796. Il y eut une sorte de recru-

descence en 1797 : le nombre des nouvelles publications périodiques écloses pendant cette année s'éleva à quatre-vingt-cinq environ. Mais en 1798, il ne fut plus que de dix-sept. L'année 1799 en vit naître vingt-six, et l'année 1800, sept seulement. Pendant les années suivantes, le mouvement de la presse fut tout à fait insignifiant.

Des journaux qui virent le jour de 1791 à 1800, nous nous bornerons à citer :

Le *Feuille du Jour*, par Parisot ;

La *Chronique universelle*, par Condorcet et Thomas Payne ;

La *Chronique du Mois*, par Clavière ;

Le *Bulletin des Amis de la Vérité*, publié par les Girondins ;

La *Tribune des Patriotes*, par Camille Desmoulins et Fréron ;

Le *Défenseur de la Constitution*, par Robespierre ;

Le *Journal de la République française*, par Marat ;

Le *Journal de l'Opposition*, par P.-F. Réal ;

La *Quotidienne*, dont le premier numéro parut le 22 septembre 1792, et qui, plusieurs fois proscrite, se cacha successivement sous les noms de *Tableau de Paris*, de *Bulletin de Paris*, de *Feuille du Jour* ;

Le *Républicain*, l'un des plus ardents et des plus infatigables athlètes de la révolution, qui, supprimé sous un nom, renaissait sous un autre, et fit, pendant sept ans, une guerre acharnée aux gouvernants ;

Le *Nouvelliste*, dont les principaux rédacteurs furent Dupont de Nemours, Guizot, Lacretelle jeune, Barante et Morellet ;

Le *Journal de la Montagne*, organe du club des Jacobins, par Lavaux, Thomas, Rousseau et autres ;

Le *Vieux Cordelier*, par Camille Desmoulins ;

Le *Tribun du Peuple*, par Babeuf ;

La *Clef du Cabinet des Souverains*, par Garat, Fontanes, Peuchet, etc. ;

Le *Conservateur*, par Garat, Daunou et Chenier ;

La *Décade philosophique, littéraire et politique*, par Say, Amaury Duval, Ginguené, Andrieux, etc. ;

Le *Journal de la Liberté de la Presse*, par Babeuf ;

Le *Mémorial historique, politique et littéraire*, par la Harpe, Vauxelles et Fontanes .

Pour compléter cette liste des principaux organes de la presse de la révolution, nous devons rappeler la *Gazette de France* et le *Journal de Paris*, qui avaient changé de rédaction dès les premiers jours de la révolution , et enfin le *Journal des Débats*, fondé par MM. Bertin frères en 1800, sur les ruines du *Journal des Débats et Décrets*, de Barère et Louvet.

On peut juger par cette courte nomenclature du mouvement de la presse pendant les premières années d'une liberté qui avait bientôt dégénéré en *libertinage*, suivant l'expression de Malouet. Ce n'étaient pas seulement, en effet, nos grandes assemblées nationales, ce n'étaient pas seulement les nombreux partis qui s'y combattaient, les mille clubs ouverts dans tous les quartiers de Paris, qui avaient leurs organes ; le premier venu se croyait en droit de dire son mot sur les hommes et sur les choses, en vertu du principe de la souveraineté du peuple, principe dont la conséquence immédiate était que

chaque individu, chaque fraction du souverain avait le droit de s'immiscer dans le règlement des affaires publiques.

On comprend dès lors ce qui dut arriver. Pour se faire entendre au milieu de ces mille voix qui sollicitaient l'oreille du peuple, il fallait crier plus fort que ses voisins, il fallait recourir à des moyens extraordinaires. Ce fut comme une lutte assez semblable à celle des saltimbanques sur un champ de foire. Tel faisait crier son journal à deux liards, tel autre le faisait placarder dans tous les carrefours, offrant ainsi un aliment gratuit aux passions déchainées. Celui-ci cherchait un élément de succès dans la bizarrerie d'un titre, celui-là dans l'excentricité ou même dans le cynisme de l'expression.

Et sous ce rapport-là même, sous le rapport de la forme, le seul d'ailleurs dont nous nous soyons préoccupé dans ce travail, ce n'est pas une chose sans intérêt que l'étude de ces huit cents journaux ou écrits périodiques éclos pendant les dernières années du dix-huitième siècle.

Le titre qui devait se présenter tout d'abord à celui qui songeait à mettre ses idées en circulation, c'est celui de *Journal* ; aussi compta-t-on plus de cent feuilles baptisées de ce nom. Dans ce nombre, nous citerons, dans des genres divers :

Le *Journal universel* ; — le *Journal général de France* ; — le *Journal de la Cour et de la Ville* ; — le *Journal de la Ville et de la Province* ; — le *Journal de la République* ; — le *Journal de la Révo-*



lution ; — le *Journal de la Confédération* ; — le *Journal de la Fédération générale* ; — le *Journal du Peuple français* ; — le *Journal du Citoyen* ; — le *Journal de la Convention Nationale* ; — le *Journal des Décrets de l'Assemblée Nationale* ; — le *Journal des Séances du Corps Législatif* ; — le *Journal des Clubs ou sociétés patriotiques* ; — le *Journal des Débats de la Société des Amis de la Constitution* ; — le *Journal de la Société de 1789* ; — le *Journal de la Société des Amis de la Constitution monarchique* ; — le *Journal de la Société populaire et républicaine des Arts, séant au Louvre* ; — le *Journal des Amis* ; — le *Journal des Amis de la Constitution* ; — le *Journal des Amis de la Paix et du Bonheur de la Nation* ; — le *Journal des Impartiaux* ; — le *Journal des Jacobins* ; — le *Journal des vrais Jacobins* ; — le *Journal de la Montagne* ; — le *Journal de l'Assemblée des Aristocrates aux Capucins* ; — le *Journal de la Compagnie des Arquebusiers royaux de la ville de Paris sur la révolution actuelle* (épigr. : *Per tela, per ignes*) ; — Le *Journal des Hommes du 14 juillet et du faubourg Saint-Antoine* ; — le *Journal des Fondateurs de la République* ; — le *Journal des Défenseurs de la Liberté* ; — le *Journal des Défenseurs de la Patrie* ; — le *Journal des Sans-Culottes*, dont l'épigraphe était : « Les âmes des empereurs et celles des caveliers sont jetées dans le même moule » ; — Le *Journal de la Liberté*, par Montjoye ; — Le *Journal de la Liberté de la Presse*, par Babeuf ; — le *Journal de la Vérité* ; — le *Journal de l'Opposition*, par P.-F. Réal ; — le *Journal des Droits de l'Homme*, par Labenette ; — le *Journal des Droits et des Devoirs de l'Homme dans les divers états*



de la société; — le *Journal de Louis XVI et de son Peuple*; — le *Journal royaliste*; — le *Journal des Émigrés*; — le *Journal de la Noblesse, de la Magistrature, du Sacerdoce et du Militaire* (épigr. : Dieu et l'honneur); — le *Journal du Soir, ou le Petit Page* (épigr. : O Louis ! ô mon roi ! Sur la terre n'est-il que moi....); — le *Journal électoral*; — le *Journal des Fonctionnaires*; — le *Journal des Communes*; — le *Journal des Municipalités et Assemblées administratives*; — le *Journal du Bonhomme Richard*; — le *Journal du Diable*; — le *Journal prophétique*; — le *Journal des Bons et des Mauvais*; — le *Journal des Mécontents*; — le *Journal des Réclamations*; — le *Journal des Paresseux*, qui « donnait tout en peu de mots »; — le *Journal des Incroyables, ou les Hommes à parole d'honneur*; — le *Journal des Rieurs*; — le *Journal Nouveau*, journal en chansons, avec cette épigraphe : *Te, veniente die, te, decedente, canebant.*

Sous la même acception doivent se ranger les *Bulletins, Gazettes, Feuilles, Annales, Chroniques*, etc., tels que le *Bulletin général de la France et de l'Europe*; — le *Bulletin national*; — le *Bulletin décadaire de la République française*; — le *Bulletin de Paris*; — le *Bulletin des Séances des États Généraux*; — le *Bulletin de l'Assemblée Nationale*, par Maret; — le *Bulletin de l'Assemblée Nationale législative*, puis de la *Convention*; — le *Bulletin des Armées et de la Convention Nationale*, journal du soir; — le *Bulletin du Tribunal Révolutionnaire*; — le *Bulletin des Amis de la Vérité*; — le *Bulletin des Frères et Amis*; — le *Bulletin d'Aujourd'hui*; — le

*Bulletin du Soir* ; — le *Bulletin de la Semaine* ; — le *Bulletin des Bulletins*.

La *Gazette universelle* ; — la *Gazette nationale* ; — la *Gazette officielle* ; — la *Gazette du Peuple* ; — la *Gazette du Jour* ; — la *Gazette de Paris* ; — la *Gazette des Cours de l'Europe*.

La *Feuille du Bon Citoyen* ; — la *Feuille du Salut public* ; — la *Feuille de Paris* ; — la *Feuille du Jour* ; — la *Feuille du Matin* ; — la *Feuille Villageoise*.

Les *Annales de France* ; — les *Annales de la Révolution* ; — les *Annales de la République française* ; — les *Annales politiques et nationales* ; — les *Annales patriotiques et littéraires*.

La *Chronique nationale et étrangère*, qui avait inscrit sur son drapeau cette sage maxime : « La liberté sans la raison est une arme funeste » ; — la *Chronique de France* ; — la *Chronique de Paris*, ou le *Spectateur moderne* ; — la *Chronique du Mois*, ou les *Cahiers patriotiques* ; — la *Chronique du Manège* ; — la *Chronique scandaleuse*.

Nous classerons dans ce même genre les *Courriers*, *Postillons*, *Messagers*, et autres dénominations analogues.

Nous avons déjà nommé le *Courrier de Provence*, par Mirabeau, et le *Courrier de Versailles*, par Gorsas.

Nous ajouterons le *Courrier de France et de Brabant*, par Camille Desmoulins ; — le *Courrier français* ; — le *Courrier national* ; — le *Courrier des Départements* ; — le *Courrier d'Avignon* ; — le *Courrier de l'Égalité*.

Le *Postillon de l'Assemblée Nationale* ; — le *Postillon*

*de la Guerre* ou *Gazette générale de l'Europe*; — le *Postillon de l'Armée*, ou *Bulletin général de la France et de l'Europe*; — le *Postillon du Soir*, ou *Courrier des Chambres*; — le *Postillon de la Liberté*, ou les *Sifflets de Saint-Cloud*; — le *Postillon de la Cour*; — le *Postillon de Henri IV*; — le *Postillon extraordinaire*, ou le *Premier arrivé*.

La *Petite Poste de l'Assemblée Nationale*; — la *Petite Poste de Paris*, ou le *Prompt Avertisseur*; — la *Petite Poste du Soir*; — la *Poste du Jour*.

Le *Messenger du Soir*; — les *Lettres persanes*, ou *Contes de la mère Bobby*; — *Lettres du Junius français*, par Marat, et vingt journaux sous le titre de *Correspondance*, entre autres : la *Correspondance des Départements*; — la *Correspondance des Nations*, par une société des amis du genre humain, avec cette épigraphe : « La cocarde de la liberté a fait le tour du monde »; — la *Correspondance du Palais-Royal*, par Morgan; — la *Correspondance patriotique*, par Dupont de Nemours et autres; — la *Correspondance politique des véritables Amis du Roi et de la Patrie*, par Peltier, etc.

Il y eut encore un *Point du Jour*, une *Etoile du Matin*, une *Aurore*; et aussi un *Lendemain*, ou l'*Esprit des Feuilles de la Veille*, dont l'épigraphe résumait le programme : « Je cours toute la journée, je lis toute la soirée, j'écris toute la nuit pour le lendemain. »

Nous pourrions citer encore des *Tribunes*, des *Echos*; — des *Avant-gardes*, des *Avant-coureurs*; — des *Sentinelles*, des *Vedettes*; — des *Spectateurs*, des *Observateurs*, entre autres, l'*Observateur féminin*, par madame

de Verte-Allure ; — des *Miroirs*, des *Tableaux* ; — des *Fanaux*, des *Lanternes*, etc.

A ces dénominations banales , d'autres publicistes avaient préféré un titre plus significatif, qui exprimât mieux leurs sentiments ou leurs sympathies. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y eut un grand nombre de *Patriotes* : le patriotisme était la monnaie courante de l'époque ; seulement chacun l'entendait à sa façon. L'un s'intitulait, *Patriote royaliste* ; un autre, *Patriote républicain*, et un troisième, *Patriote révolutionnaire*. D'autres, au nombre de cinq ou six, se dirent tout simplement *Patriotes français* ; mais comme si l'on eût pu suspecter la pureté des sentiments que couvrait cette enseigne , quelques-uns, à l'instar de certains marchands de denrées, se crurent dans la nécessité d'y ajouter une épithète qui répondit du bon aloi de leur patriotisme. Ainsi il y eut un *Vrai Patriote français*, par le sans-culotte Lefranc ; un *Patriote sincère*, un *Patriote incorruptible*, etc.

Le plus fameux des *Patriotes français* fut celui de Brissot de Warville, que nous avons déjà cité, et qui avait pour épigraphe : « Une gazette libre est une sentinelle avancée qui veille sans cesse pour le peuple. »

Les *Républicains* marchent de pair avec les *Patriotes*, et ne sont pas moins nombreux.

Il y eut dans cette catégorie un titre, presque aussi commun que celui de *Journal*, c'est le titre d'*Ami*. Chaque parti, chaque opinion, chaque idée, chaque homme un peu marquant eut son partisan, son *Ami*, son *Défenseur*.

Le peuple surtout devait avoir et eut de nombreux



amis, car les amis n'ont jamais manqué à la puissance qui se lève.

La première et la plus célèbre des feuilles de ce titre fut l'*Ami du Peuple*, par Marat, qui en commença la publication en septembre 1789 ; il y eut un autre *Ami du Peuple*, par Lenoble, un autre par Leclerc, un autre par Lebois, un autre par Jourdain de Saint-Ferjeux ;

Un *Véritable Ami du Peuple*, ou *Journal de l'Assemblée Nationale et de la Société des Amis de la Constitution* ;

Un autre *Véritable Ami du Peuple*, par un s.... b..... de sans-culotte qui ne se mouche pas du pied, et qui le fera bien voir ;

Un *Ancien Ami du Peuple*, ou *Nouvel Ami des Hommes*.

Le peuple eut encore ses *Orateurs*, ses *Avocats*, ses *Tribuns*, ses *Fanaux*, etc.

Debrière fonda en 1790 un *Ami des Citoyens*, auquel il donna pour épigraphe ce vers célèbre :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Tallien et Méhée fils publièrent une feuille du même nom, l'année suivante.

A l'*Ami du Peuple*, la cour opposa l'*Ami du Roi*, rédigé par Montjoie et l'abbé Royou, que Danton appelait le Marat de la monarchie.

Parmi les autres *Amis*, nous citerons : l'*Ami de la Patrie*, journal de la liberté, par Coesnon Pellerin ; — l'*Ami des Français, de la Vérité et du bon Sens* ; — l'*Ami des Patriotes*, ou le *Défenseur de la Révolution*, par Regnault de St-Jean d'Angely ; — le *Véritable Ami*



*des Hommes de toutes les Nations et de toutes les Conditions*, par Loustalot ; — *l'Ami des Honnêtes Gens*, qui eurent aussi leur *Consolateur* ; — *l'Ami de la Justice et de la Vérité* ; — *l'Ami des Lois*, par Poultier ; — *l'Ami de la Liberté* ; — deux *Amis de la Paix* ; — deux *Amis de la Religion* ; — deux *Amis de l'Ordre* ; — *l'Ami de l'Humanité* ; — *l'Ami des Principes*, ou *Journal du Républicain impartial et juste*, par Picquenard ; — *l'Ami du Bien public en France*, par Luneau de Boisjermain ; — *l'Ami de la Constitution*, ou le *Surveillant des pouvoirs constitués* ; — *l'Ami de la Révolution et des 82 départements* ; — *l'Ami du Gouvernement républicain et de tous les honnêtes gens partisans de l'Ordre et de la Justice*, par Cottureau ; — un autre par Fantin Desodoars ; — *l'Ami de la Convention*, ou le *Défenseur du Peuple*, par Baradère ; — *l'Ami des Jacobins*, par Brigandat ; — *l'Ami des Théophilanthropes*, par Lambert ; — *l'Ami des Aristocrates, des Ministériels*, etc., etc. ; — il y eut même un *Véritable Ami de la Reine*, par une société de citoyennes.

Dans la même catégorie viennent se ranger une douzaine de *Défenseurs* : le *Défenseur de la Liberté*, par Moithey, avec gravures et portraits ; — le *Défenseur des Opprimés*, ou *l'Ami du Clergé et de la Noblesse* ; — le *Défenseur du Peuple* ; — le *Défenseur de la Constitution*, par Maximilien Robespierre ; — un autre, par Ballois et Tombe ; — le *Défenseur de la Patrie*, par Lebois ; — le *Défenseur de la Vérité*, ou *l'Ami du Genre humain*, par Phelippeaux ; — le *Défenseur de la Vérité et des Principes*, par François, Bacher et Bazin ; — le *Défenseur des vieilles Institutions* ; — le *Défenseur des*

*Droits du Peuple*, par Galland ; — un autre, par Bonnar fils, avec cette épigraphe : *Nec Cæsar, nec Marius, nec Sylla* ; — le *Défenseur de la Religion*, etc.

Pendant que certains journalistes cherchaient pour leur feuille un titre qui exprimât leurs sympathies, d'autres, au contraire, choisissaient une dénomination qui ne pût laisser aucun doute sur leurs antipathies sur les hommes et les principes qu'ils voulaient combattre.

C'est ainsi qu'on vit successivement paraître sur la brèche l'*Ennemi des Préjugés* ; — l'*Ennemi des Aristocrates* ; — l'*Ennemi des Conspirateurs* ; — l'*Ennemi des Oppresseurs* ; — l'*Ennemi des Tyrans* ; — l'*Anti-Fanatique* ; — l'*Anti-Terroriste* ; — l'*Anti-Fédéraliste* ; — l'*Anti-Royaliste*, qui avait pris cette épigraphe : « Il n'y a pas de rois dans la nature » ; — l'*Anti-Marat*, 1791, par une société de gens de lettres royalistes ; — l'*Anti-Brisotin* ; — le *Contre-révolutionnaire* ; — le *Contre-Poison des Jacobins*, par Moreau et Jardin.

Il y en eut qui s'érigèrent en *Censeurs*, d'autres qui s'armèrent du *Fouet national*.

Quelques titres sont plus significatifs encore ; ainsi : le *Bonnet rouge*, par une société de sans-culottes ; — le *Sans-Quartier*, avec cette épigraphe : « Je me f... de ça, je porte perruque. »

Au milieu de cette mêlée sans trêve ni merci, de cette confusion de toutes les idées et de tous les principes, il se rencontra quelques esprits naïfs, qui tentèrent de se

poser en médiateurs entre les partis, ou de guider l'opinion publique, tirillée dans tous les sens.

Il va sans dire que plus d'un se présenta comme seul *véridique*, seul *impartial*, seul *indépendant*, seul *invariable*.

L'univers peut changer, mon âme est inflexible.

L'un s'intitula le *Modérateur*; l'autre, le *Conciliateur*, ou le *Réconciliateur*; un troisième, le *Pour et le Contre*; celui-ci offrit au public une *Boussole* ou *Régulateur*; celui-là s'annonça comme devant peser toutes les opinions dans sa *Balance*.

Mais il est probable que les auteurs de ces feuilles espéraient eux-mêmes très-peu de leurs tentatives; on peut au moins le présumer de l'épigraphe que s'était choisie le rédacteur de la *Balance* :

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Du moins, si ces tentatives devaient être infructueuses, elles n'avaient en elles rien que d'honorable. Malheureusement nous n'en pouvons dire autant de la mission que s'étaient donnée certains journalistes, nous devrions dire pamphlétaires, qui s'érigèrent en procureurs du peuple, et se firent un mérite de l'espionnage et de la dénonciation.

Clouons au pilori : l'*Écouteur aux Portes* (épigr. : « Les murs ont des oreilles » ); — l'*Espion des Sections et des Autorités constituées*, journal qui paraîtra malheureusement trop souvent pour bien du monde; — le *Furet parisien* (épigr. : « Je dévoilerai vos intrigues, tremblez ! » ); — l'*Argus patriote* (*Audax et vigilans*); — le *Tocsin de Richard-sans-Peur*, ou le *Défenseur de la Liberté* :

Tremblez, aristocrates, et redoutez ma plume,  
Elle sera pour vous plus dure qu'une enclume.

— le *Tocsin de la vérité*, contre les corps sans âme et les têtes à changer; — le *Procureur général du Peuple*; — le *Dénonciateur national*; — et ces *Listes* des noms de famille des ci-devant ducs, marquis, comtes, barons, excellences, monseigneurs, grandeurs, demi-seigneurs, anoblis, etc.; — *Listes* des aristocrates; — *Listes* des ci-devant nobles : nobles de race, robins, financiers, intrigants et tous les aspirants à la noblesse, etc., etc. (1)

J'aime cent fois mieux ceux qui ne virent dans la révolution que des sujets de chansons ou des objets de plaisanterie, quelque forcé que me paraisse souvent leur rire; et à tous les *Espions* et *Dénonciateurs*, à tous ces faux patriotes, je préfère de beaucoup le *Journal des Rieurs*, ou le *Démocrite français*, par Martainville, qui avait pris cette épigraphe assez singulière :

Rire de tout, c'est une folie;  
Rira bien qui rira le dernier.

— un autre *Démocrite français*, par madame Reynerie :

Dire en riant la vérité,  
C'est user de la liberté.

— le *Journal en vaudeville des Débats et Décrets de l'Assemblée Nationale*; — le *Journal Nouveau*, journal en chansons; — les *Rapsodies du Jour*, ou séances des deux conseils en vaudevilles, etc.

Il y avait bien quelque mérite à égayer les scènes, par-

(1) ÉPIGRAPHE : « Si notre père Adam eût eu le bon esprit d'acheter une savonnette à vilain, nous serions tous nobles. »



fois si lugubres, de ce grand drame de la révolution (1).

Le premier et le plus important des journaux de ce genre est celui que Peltier publia sous le titre d'*Actes des Apôtres*; longue série de charges et de caricatures qui eurent une très-grande vogue. Le titre seul de cette publication était une bizarrerie propre à piquer la curiosité. Peltier avait sans doute voulu désigner par là les membres de l'Assemblée nationale regardés comme les plus ardents patriotes, ces apôtres d'une nouvelle religion, pour laquelle les écrivains royalistes n'avaient pas assez de sarcasmes.

Dulaure publiait, à la même époque, les *Evangelistes du Jour*, et l'on trouve, dans le même ordre d'idées, la *Bible du Jour*; — l'*Apocalypse*; — le *Livre des Rois du Nouveau Testament*; — les *Quatre Evangelistes*; —

(1) « Le gouvernement se plaint sans cesse des journalistes, comme s'ils faisaient beaucoup de mal. Je crois qu'il se trompe, et qu'en cela il n'entend pas mieux ses intérêts qu'en tout le reste. Le plus souvent les journalistes emploient l'arme du ridicule, et font rire les gouvernés aux dépens des gouvernants, quoique les gouvernés n'aient pas d'ordinaire fort envie de rire. Mais le Français n'est-il pas un peu comme le Baliveau de la *Métromanie* :

J'ai ri, me voilà désarmé.

« Combien de fois j'ai vu une bonne plaisanterie, une bonne épigramme, un bon couplet, dérider tout à coup, dans un cercle, les fronts qui étaient auparavant sombres, soucieux, menaçants ! Il semblait que tout le monde fût vengé. On ne disait plus à celui qui entrait : « Avez-vous rien vu de plus horrible que ce que l'on vient de faire ? » — On disait : « Savez-vous la chanson ? avez-vous lu le journal ? C'est excellent. Oh ! ils sont bien enragés ! » Il me semblait entendre Pourceaugnac : « Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait. » Et souvent il y avait pis que des soufflets. »

(*Mémorial historique*, art. signé la Harpe.)



le *Martyrologe national*; — la *Légende dorée*, ou les *Actes des Martyrs*, pour faire pendant aux *Actes des Apôtres*, publication fort piquante, qui avait pris pour épigraphe ces deux vers :

. . . . . J'ai tout Peltier  
Roulé dans mon office en cornets de papier.

— les *Actes des bons Apôtres*, journal des disciples de la trinité française, c'est-à-dire, de la nation, de la loi et du roi.

Barruel-Beauvert publia aussi, en 1796, des *Actes des Apôtres*, avec cette épigraphe : *Victrix causa Diis placuit.....*

Du reste, nous l'avons déjà dit, un titre bizarre était, pour certains pamphlétaires, et même pour quelques véritables journalistes, un appât jeté à la curiosité de la foule. C'est ainsi que Mirabeau le jeune intitulait trois feuilles étincelantes d'ailleurs, de verve et d'esprit, l'une, le *Déjeuner*, ou la Vérité à bon marché; l'autre, le *Dîner*, ou la Vérité en riant, et une troisième, la *Moutarde après dîner*. A ces trois feuilles nous pouvons ajouter la *Lanterne magique nationale*, par le même.

C'est ce désir de piquer la curiosité qui enfanta ces titres bizarres :

L'*Alambic*, ou le Distillateur patriote; épigr. : *Ignis omnibus idem, utinam spiritus!*

*A deux liards, à deux liards, mon journal!*

Les *Prônes civiques*, ou le Pasteur patriote; — le *Petit Carême de l'abbé Maury*, sermons prêchés dans l'assemblée des enragés;

Le *Compère Mathieu*;

Le *D'jeuner patriotique du Peuple*, pendant des *Déjeuners* de Mirabeau ;

L'*Arlequin*, journal de pièces et de morceaux ;

*C'est incroyable*, ou Confession amphigouri-tragi-comique ;

La *Chasse aux bêtes p...*, de l'imprimerie de la lanterne ;

*Deo gratias*, ou les Petits Mots, par un ami du peuple ;

Le *Cousin de tout le monde*, ou la Liberté de la presse ;  
épigr. : « Qui que vous soyez, mes cousins, vous êtes de la famille » ;

*Finissez donc, cher père !*

*Hoquet aristocratique*, ou Journal de Paris ;

*Il n'est pas possible d'en rire ;*

*Journal de l'autre Monde*, ou Extrait de la correspondance intime du diable d'autrefois avec Simon Bar-jée, l'an mil sept cent de tous les diables ;

La *Savonnette républicaine*, par Labenette, à l'usage des députés ignorants et de ceux qui se proposent de trahir la patrie ; épigr. : « Oh ! je les poursuivrai, les coquins ! »

*Pendez-moi, mais écoutez-moi !*

La *Poule patriote*, et son Divorce avec le coq pour faits d'intrigues ;

La *Rocamboles des Journaux*, ou Histoire aristocapucino-comique de la révolution, par dom Regius Antijacobinus et compagnie ;

Le *Singe*, Journal des Espiègleries, Singeries et Minauderies ;

Les *Sottises de la Semaine*, et les *Sottises et Vérités* ;

*Bévues*, inepties et impertinences nationales ;

*Le Tailleur patriote, ou les Habits des jeanf....;*

*Tout ce qui me passe par la tête, salmigondis d'un spectateur des folies humaines;*

*Voici du Curieux, du nouveau, donné tout à l'heure, tout à l'heure;*

*Aux voleurs ! aux voleurs !*

*Dom Grognon, ou le Cochon de saint Antoine, etc., etc.*

Qui ne connaît le *Père Duchesne*, dont le nom est devenu proverbial, et ses *grandes joies* et ses *grandes colères*, et ses *bons avis*, et ses *grandes motions*. C'était là un homme qui s'entendait à remuer la fibre populaire. Aussi son succès fut-il immense : en quelques mois le vieux marchand de fourneaux avait débité un million de ses sermons bougr..... patriotiques, à deux sous, et réalisé plus de 50,000 liv. de bénéfices (1). Nous parlons du *Véritable Père Duchesne*, de celui qui portait cette singulière épigraphe : *Memento mori* ; de celui d'Hébert enfin. Les *Père Duchesne*, en effet, ont été si nombreux pendant la révolution, qu'il est facile de les confondre.

Hébert avait été précédé dans la carrière par Lemaire, qui, dès 1790, avait commencé la publication de ses *Lettres b..... patriotiques*, auxquelles il avait donné pour épigra-

(1) Dans un *post-scriptum* intitulé : *Encore une petite bouffée de ma pipe à Poincinet-Camille*, Hébert répond à des accusations dont ce succès avait fourni le prétexte à Camille Desmoulins. — « Camille, dit-il, me fait un crime d'avoir débité mes feuilles à deux sous la pièce pour les armées, tandis qu'il a vendu, lui, plus de cent mille exemplaires de son *Vieux Cordelier* à 20 sous le numéro. Il prétend que je suis riche comme un Crésus, parce que, depuis le mois de juin, j'en ai débité neuf cent mille, ce qui fait 90,000 livres.... Au surplus, j'ai placé mon bénéfice dans l'emprunt volontaire. »

phe ce distique : *Castigat bibendo mores*. Lemaire publia encore, de 1792 à 1793, la *Trompette du Père Duchesne*, dont le rédacteur se reconnaît suffisamment à l'épigraphe : *In vino veritas*.

Nous citerons encore dans le même genre :

Les *Lettres b..... patriotiques de la Mère Duchesne*;

La *Trompette du Père Bellerose* ; — le *Capitaine Canon* ; — le *Capitaine Tempête* ;

Le *Journal des Halles*, ajusté, ravaudé et repassé par M. Josse, écrivain de la pointe Saint-Eustache ; — le *Journal de la Rapée, ou de ça ira* ; — *S.... gâchis de Jean-Bart et du père Duchesne* ; — *Je m'en f..s*, ou Jean-Bart appareillant la corvette *l'Égalité*, journal b..... patriotique ; — *Je m'en f..s*, liberté, libertas, f..tre ! etc., etc.

Nous en passons, et des plus sonnants. Cette nomenclature, tout abrégée qu'elle est, suffit d'ailleurs pour faire voir ce que fut la presse pendant la révolution. Nous avons réuni à la fin de ce volume quelques citations qui compléteront cette démonstration, autant que le permettait notre cadre, et donneront une idée de la forme et des allures de quelques-uns des journaux révolutionnaires (1).

(1) A l'exception du *Moniteur*, dont le format a toujours été celui que nous lui connaissons aujourd'hui, et de deux ou trois autres feuilles qui avaient adopté le format in-4° à deux colonnes, toutes les gazettes de la révolution furent publiées in-8° et même in-12. Le numéro se composait de huit à douze pages, qui ne représentaient pas une page du nouveau format. Leur prix n'en était pas moins de 9 à 12 livres par trimestre.

## LA PRESSE DEPUIS LA RÉVOLUTION.

---

La presse sous l'empire et sous la restauration. — Entraves et persécutions. — Le *Journal des Débats*. Origine du feuilleton. — Le *Constitutionnel*, le *Conservateur*, etc.

Presque toutes ces gazettes, enfantées par les passions du jour, n'eurent qu'une existence éphémère. Les unes périrent de leur belle mort; les autres tombèrent sous les coups de la Commune ou du Directoire. Il ne faudrait pas croire, en effet, que la liberté de la presse ne rencontrât point d'entraves dans ces jours d'anarchie où il semblait que l'on pût tout oser. Les opinions étaient, comme les hommes, à la merci des dominateurs du jour. C'est alors plus que jamais qu'on pouvait dire : *Væ victis!*

La commune de Paris, deux jours après la nuit mémorable où elle avait déclaré que le salut public exigeait qu'elle s'emparât de tous les pouvoirs, décrétait « que les empoisonneurs de l'opinion publique seraient arrêtés, et que leurs presses, caractères et instruments seraient distribués entre les imprimeurs patriotes; et elle nommait des commissaires à l'effet de se rendre à l'administration des postes pour arrêter l'envoi des papiers aristo-



cratiques, entre autres le *Journal royaliste*, l'*Ami du Roi*, la *Gazette universelle*, l'*Indicateur*, le *Mercure de France*, le *Journal de la Cour et de la Ville*, la *Feuille du Jour*, ouvrages flétris dans l'opinion publique. »

Le directoire exécutif, qui entendait la liberté de la presse à peu près comme la commune du 10 août, ordonnait, par arrêté du 18 fructidor an V, à tous les exécuteurs des mandements de justice, de conduire dans les maisons d'arrêt de la Force les rédacteurs et imprimeurs d'une trentaine de journaux, prévenus de conspiration contre la sûreté extérieure et intérieure de la république.

Un des premiers actes des consuls fut de mettre un frein aux écartements du journalisme. Un arrêté du 17 janvier 1800 réduisit à treize le nombre des feuilles politiques.

« Les consuls de la république, dit cet arrêté, considérant qu'une partie des journaux qui s'impriment dans le département de la Seine sont des instruments dans les mains des ennemis de la république ; que le gouvernement est chargé spécialement par le peuple français de veiller à sa sûreté, arrêtent ce qui suit :

« Le ministre de la police ne laissera, pendant toute la durée de la guerre, imprimer, publier et distribuer que les journaux ci-après désignés : — le *Moniteur universel* ; — le *Journal des Débats* ; — le *Journal de Paris* ; — le *Bien-Informé* ; — le *Publiciste* ; — l'*Ami des Lois* ; — la *Clef du Cabinet des Souverains* ; — le *Citoyen français* ; — la *Gazette de France* ; — le *Journal des Hommes libres* ; — le *Journal du Soir*, par les frères Chaigneau ; — le *Journal des Défenseurs de la Patrie* ; — la *Décade philosophique* ;

« Et les journaux s'occupant exclusivement des sciences, arts, littérature, commerce, annonces et avis.

« Les propriétaires et rédacteurs des journaux conservés par le présent arrêté se présenteront au ministre de la police pour justifier de leur qualité de citoyen français, de leur domicile et de leur signature, et promettent fidélité à la constitution.

« Seront supprimés sur-le-champ tous les journaux qui inséreraient des articles contraires au respect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple et à la gloire des armées, ou qui publieraient des invectives contre les gouvernements et les nations amis ou alliés de la république..... »

« La liberté de la presse, a dit un journaliste, s'était dévorée par ses propres excès. On frémit encore à se rappeler le langage vicieux, les barbarismes sanglants, les lâches dénonciations, les vœux atroces et infâmes de ces feuilles de proscription et de mort que les écrivains terroristes jetaient chaque matin aux coupe-têtes et aux tricoteuses des faubourgs. La presse, cette toute-puissance qui a besoin d'être si respectable et si sage, s'était si fort vautrée dans le barbarisme et la fange, elle s'était tellement attaquée à toutes les personnes et à tous les devoirs, qu'il n'y eut pas une seule réclamation quand le premier consul écrasa du talon de sa botte cette hydre aux mille têtes renaissantes. »

On trouve dans le *Moniteur* un relevé des journaux, tant quotidiens que périodiques, expédiés de Paris par la poste pour les départements, du 1<sup>er</sup> germinal au VIII au 50 floréal an IX. Ce relevé, qui ne comprend pas les journaux distribués dans Paris, ni les périodiques ex-

pédiés par d'autres voies que la poste, présente les résultats suivants :

En germinal an VIII, dix-neuf journaux quotidiens, presque tous politiques, envoyaient chaque jour dans les départements. . . . . 49,515 nos

Vingt et un journaux périodiques, de sciences, arts ou littérature, en expédiaient. . . 4,365

En tout. . . . . 53,678 nos

Au 30 floréal an IX, le nombre des journaux quotidiens était réduit à seize, qui expédiaient dans les départements 53,931 numéros.

Du reste, de toutes les feuilles nées avec la révolution, deux seulement en ont traversé les diverses catastrophes, le *Moniteur* et les *Débats*. La *Gazette de France* et le *Journal de Paris* se sont également perpétués jusqu'à nos jours, mais ce n'a pas été sans de grandes vicissitudes (1).

Sous le consulat et sous l'empire, le rôle de la presse fut on ne peut plus modeste. La politique de ce

(1) La *Gazette de France* perdit toute son influence à la révolution. Le *Journal de Paris* soutint mieux la concurrence, grâce au courage et au talent des rédacteurs aux mains desquels il passa en 1789, Garat, Condorcet, André Chénier et Saint-Jean d'Angely. Avant cette époque, il avait été rédigé par Dassieux, Sautereau, Corancez, etc. Depuis 1793, il compta parmi ses rédacteurs Rœderer, Villeterque, Dusaulchoy, Aubert de Vitry, Belmondi, etc. En 1827, M. de Villele, l'inventeur de l'amortissement des journaux, l'acheta pour le supprimer. On connaît l'insuccès des tentatives qui ont été faites depuis pour le ressusciter, notamment par Léon Pillet et Fonfrède.

temps-là ne se discutait point; il n'y avait qu'un homme à cette époque qui eût le droit d'écrire les premiers-Paris, c'était Bonaparte. Réduits à se faire l'écho du *Moniteur officiel*, les journalistes, qui comprenaient qu'un journal n'était possible qu'à la condition de pouvoir parler librement de quelque chose, se mirent à parler de la seule chose dont on pût parler encore, de la littérature et des théâtres; le feuilleton fut créé, et la liberté, qui n'existait plus au premier étage du journal, se réfugia dans le rez-de-chaussée, si je puis m'exprimer ainsi. De là, elle dit tout ce qu'elle voulut dire, tout ce qu'il fallait dire. Les plus hautes questions politiques s'y agitaient, en dépit même du souverain, sous la forme d'éphémérides politiques et littéraires, ou sous le prétexte d'une mauvaise tragédie. On sait quelle vogue eut le feuilleton du *Journal des Débats*, qui, devenu *Journal de l'Empire*, compta, dit-on, jusqu'à trente-deux mille abonnés. Il fallait que la France, réduite à ce grand silence que vous savez, se sentit un immense besoin de s'entendre, même à demi-voix, pour s'être mise simultanément à lire un journal qui parlait plus souvent de prose et de vers que de gouvernement et de batailles, plus souvent de Racine et de Boileau que de Bonaparte et de l'empereur d'Autriche.

C'est à Geoffroy, comme on le sait, que le *Journal des Débats* fut en grande partie redevable de la haute influence intellectuelle qu'il prit alors; c'est à son feuilleton qu'il doit cette renommée sur laquelle il vit encore aujourd'hui. Geoffroy avait toutes les qualités qui font un excellent journaliste; c'était à la fois un homme d'érudition et d'actualité, un homme de souvenir et d'a-



propos (1). Disons aussi qu'il fut merveilleusement servi par les circonstances. A son avènement aux *Débats*, la révolution, ou plutôt la restauration qui fermentait dans toutes les idées, trouvant un organe, se manifesta avec un éclat et une puissance incroyables. Une guerre sans trêve, sans merci, une guerre à mort commença contre tout ce qui se rattachait de près ou de loin au philosophisme et à l'esprit révolutionnaire. On se passionnait pour ces batailles littéraires, dans lesquelles on dépensait le reste de cette ardeur que les commotions civiles avaient imprimée aux esprits. La politique faisant silence dans les journaux, il fallait bien que l'activité intellectuelle débordât sur d'autres matières.

Telle fut la première période de l'histoire du feuilleton, c'en fut aussi la plus glorieuse. Plus tard, il devait disparaître devant les préoccupations politiques, pour renaître ensuite sous une nouvelle forme et plus puissant que jamais.

Mais n'anticipons point.

Ce n'est pas sans obstacle que le *Journal des Débats* s'éleva à cette haute prospérité. S'il avait pour lui le suffrage de l'opinion publique, ces sympathies étaient balancées par de puissantes inimitiés, et il donna lieu à de nombreux protocoles, dans lesquels l'empereur lui-même

(1) On a reproché à Geoffroy sa continuelle adulation pour Napoléon, et tout le monde connaît cette épigramme à deux tranchants dont l'énergie ingénieuse peut faire excuser le cynisme :

Si l'empereur faisait un p. . . ,  
 Geoffroy dirait qu'il sent la rose,  
 Et le sénat aspirerait  
 A l'honneur de prouver la chose.



intervint plus d'une fois. Parmi les notes qui furent échangées à son sujet, il en est une plus particulièrement remarquable, dont nous croyons devoir transcrire quelques passages, qui donneront une idée de ce qu'était la liberté de la presse à cette époque. — « On remarque dans le *Journal des Débats*, dit cette note qui émanait évidemment de l'empereur, des articles dirigés dans un esprit tout favorable aux Bourbons, et constamment dans une grande indifférence sur les choses avantageuses à l'Etat..... Il n'est pas suffisant qu'ils se bornent aujourd'hui à n'être pas contraires, on a droit d'exiger qu'ils soient entièrement dévoués à la dynastie régnante... On est prévenu contre le *Journal des Débats*, parce qu'il a pour propriétaire Bertin de Vaux, homme vendu aux émigrés de Londres. Cependant l'on n'a encore pris aucun parti; on est disposé à conserver les *Débats*, si l'on me présente, pour mettre à la tête de ce journal, des hommes sûrs... Un censeur a été donné au *Journal des Débats* par forme de punition; mais l'intention n'est point de le conserver, car alors il serait officiel, et il est vrai de dire que si le bavardage des journaux a des inconvénients, il a aussi des avantages..... Toutes les fois qu'il parviendra une nouvelle défavorable au gouvernement, elle ne doit point être publiée jusqu'à ce qu'on soit tellement sûr de la vérité, qu'on ne doive plus la dire, parce qu'elle est connue de tout le monde. Le titre de *Journal des Débats* est aussi un inconvénient : il rappelle des souvenirs de la révolution; il faudrait lui donner celui de *Journal de l'Empire*, ou tout autre analogue... »

Suivant le désir du maître, le journal de M. Bertin s'intitula *Journal de l'Empire*; le 1<sup>er</sup> avril 1814, il reprit

son ancien titre, qu'il quitta de nouveau le 21 mars 1815, pour le reprendre à la seconde rentrée de Louis XVIII (1).

Nous avons dit quel avait été le rôle de la presse dans les premières années du 19<sup>e</sup> siècle. Les cent jours rouvrirent un instant l'arène politique, et c'est dans cette période, le 1<sup>er</sup> mai 1815, que fut fondé le *Constitutionnel*, qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de la restauration (2).

De 1815 à 1830, la censure, des lois sévères, le taux excessif du cautionnement et les procès de tendance ne laissèrent guère plus de liberté à la presse que n'avait fait le despotisme impérial. Malgré ces entraves, le nombre des journaux alla toujours croissant.

Voici quelle était en 1824, suivant un rapport secret adressé au ministère, la situation exacte de la presse périodique.

Le gouvernement avait pour lui six journaux, qui comptaient ensemble quatorze mille trois cent quarante-quatre abonnés, savoir :

Le <i>Journal de Paris</i> . . . . .	4,175
L' <i>Etoile</i> . . . . .	2,749
La <i>Gazette</i> . . . . .	2,500
Le <i>Moniteur</i> . . . . .	2,250
Le <i>Drapeau blanc</i> . . . . .	1,900
Le <i>Pilote</i> . . . . .	900
	<hr/>
	14,544

(1) M. Nettement a publié sur le *Journal des Débats* deux volumes fort curieux et fort spirituels, où se trouve résumée toute l'histoire du journalisme sous l'empire et sous la restauration.

(2) Le *Constitutionnel* parut d'abord sous le titre de l'*Indépendant* ;

	Report	44,544
L'opposition avait également six journaux :		
Le <i>Constitutionnel</i> , qui réunissait		
à lui seul. . . . .	16,250 ab.	
Le <i>Journal des Débats</i> en comp-		
tait. . . . .	13,000	
La <i>Quotidienne</i> , organe de la con-		
tre-opposition de la droite. . .	5,800	
Le <i>Courrier français</i> , fondé en		
1819. . . . .	2,975	
Le <i>Journal du Commerce</i> , qui date		
de 1798. . . . .	2,580	
L' <i>Aristarque</i> . . . . .		
	925	
		41,550
Différence en faveur de l'opposition. . . . .		
A la fin de 1825, la presse de l'op-		26,986
position était montée au chiffre		
de. . . . .	44,000 souscripteurs	
La presse du gouvernement n'en		
comptait plus que. . . . .	12,580	
Différence . . .		
	51,420	

Les dernières années de la restauration virent naître encore le *Globe*, la *Revue française*, le *Temps* et le *National*, qui vinrent renforcer les rangs des opposants.

On voit que le *Journal des Débats* avait bien déchu ; son influence néanmoins était grande encore, et son op-

ce ne fut qu'en 1819 qu'il prit, pour ne plus le quitter, le nom qu'il porte aujourd'hui, après avoir successivement porté ceux d'*Echo du Soir*, de *Courrier général*, de *Constitutionnel*, et de *Journal du Commerce*.

position, pour être moins directe que celle du *Constitutionnel*, qui, lui, attaqua de front la monarchie légitime, ne contribua pas moins à la chute de la restauration. Mais les plus grandes sympathies étaient pour cette dernière feuille, dont la popularité était immense.

Le *Constitutionnel*, en effet, représentait toutes les idées et toutes les passions de la révolution ; il ralliait au drapeau tricolore toutes les répugnances qui dataient de 89 et de 93, tous les mécontentements qui dataient de l'empire, auquel il se rattachait par Etienne, l'un de ses directeurs politiques, et par Béranger, cette idole de la presse libérale.

Le *Constitutionnel* avait encore assis son influence sur un autre terrain. On se rappelle cette lutte célèbre des classiques et des romantiques. Le *Constitutionnel* fut le champion le plus véhément de la littérature classique. C'est de ses bureaux que partit la fameuse requête au roi contre les romantiques, requête à laquelle le monarque fit cette sage réponse : « Messieurs, quand il s'agit de théâtre, je n'ai, comme tout le monde, que ma place au parterre. »

Au nombre des journaux de cette période qui eurent quelque retentissement, nous devons citer encore les *Tablettes universelles*, 1820-1824, par Cauchois-Lemaire, Mahul, Thiers, Remusat, Dumon, etc., et le *Conservateur*, 1818-1820, qui avait pris pour épigraphe : « Le roi, la charte, les honnêtes gens. » C'est dans cette dernière feuille, fondée sous le ministère Decazes, lors du rétablissement de la censure, qu'il faut chercher la politique royaliste pendant cette sorte d'inter règne de la liberté de la presse ; c'est là que transportèrent leur

drapeau les hommes intelligents et puissants des *Débats*, Chateaubriand, J. de Polignac, Fiévée, Lamennais, de Bonald, etc.



La presse depuis 1830. — Révolution dans le journalisme : réduction du prix d'abonnement ; transformation du feuilleton ; annonces. — État actuel de la presse, ses tendances nouvelles, son avenir.

La révolution de juillet ne pouvait manquer de donner un nouveau branle à la presse périodique ; comme à la première révolution, nous fûmes menacés d'une avalanche de feuilles, dont quelques-unes semblaient vouloir rivaliser de violence avec leurs aînées. Parmi les nombreux journaux qui ont paru et disparu depuis cette époque, nous nous bornerons à citer :

Dans le parti démocratique : la *Tribune* et le *Réformateur*, fondés par Raspail ; le *Bon Sens*, fondé par M. Cauchois-Lemaire, auquel avait succédé M. Louis Blanc, l'auteur de l'*Histoire de dix ans* ; le *Monde*, que ne put soutenir le talent de Lamennais, qui avait déjà vu périr dans ses mains l'*Avenir*, malgré l'assistance d'écrivains comme George Sand et M. de Montalembert.

Dans le parti bonapartiste : la *Révolution de 1830* ; le *Capitole*, et nous pourrions ajouter le *Commerce*, qui n'a survécu qu'en se transformant.

Dans le parti légitimiste : le *Rénovateur*, le *Courrier de l'Europe*, et la *Nation*.

Dans le parti de la résistance, appelé aujourd'hui le parti conservateur : le *Constitutionnel* de 1830, la *Paix*, le *Journal général de France*, la *Charte* de 1830, le *Globe*. Ce



parti perdit encore le *Journal de Paris*, que Fonfrède, le vigoureux champion de la maxime opposée à celle de M. Thiers : *Le roi règne et ne gouverne pas*, tenta vainement de galvaniser.

Dans le tiers-parti : l'*Impartial*, la *Renommée*, et le *Temps*, qui voulut être un *journal-encyclopédie*, et qui, malgré d'ingénieuses combinaisons, malgré la collaboration d'écrivains éminents et le concours d'un grand nombre de députés, malgré le courage et l'activité de son fondateur, M. Jacques Coste, succomba sous le poids de son entreprise, après avoir dévoré plus d'un million de capital à ses actionnaires (1).

Depuis dix ans, la presse a subi une immense révolu-

(1) Il nous faudrait doubler ce volume si nous voulions exhumer ici les noms de tous les journaux qu'on a essayé de créer depuis la promulgation de la charte de 1814 jusqu'à cette année, et qui sont morts la plupart dans leurs langes. Il n'y a pas de combinaison, pas de forme, pas de titre qui n'ait été essayé. Il n'est pas jusqu'à la *Semaine* qui n'ait été devinée, avec sa *Pensée*, et son *Cœur*, et ses *Grâces*, et son *Harmonie*, et ses *Echos*, et son *Sphinx*, et sa *Trompette*, et autres admirables charges. En 1825, un chevalier Saint-E\*\*\* annonça la publication d'une *Semaine*, sous le titre de la *Macédoine*, avec cette épigraphe : « Du lecteur curieux varions les plaisirs. » Cet adorable chevalier n'avait pourtant trouvé que douze *tiroirs* où renfermer son génie; mais comme c'est joli ! Jugez-en plutôt, ami lecteur, et après cela prosternez-vous encore devant les *Grâces* et les *Sphinx* de la *Semaine* !

1<sup>o</sup> La *Tiare*, ou bibliothèque ecclésiastique :

*La religion seule a produit la vertu.*

2<sup>o</sup> Le *Sceptre*, ou bulletin monarchique :

*La légitimité est l'évangile des nations.*

3<sup>o</sup> L'*Epée*, ou les trophées de la gloire :

*Entons sur nos lauriers une gloire nouvelle.*

tion. La réduction du prix de l'abonnement, l'alliance de la publicité politique avec la publicité commerciale, et la transformation du feuilleton, ont complètement changé les conditions du journalisme. On se rappelle les prédictions qui ont accueilli cette révolution ; mais nier ses conséquences, c'était nier le mouvement. La presse à bon marché a grandi à vue d'œil, et laissant sur la route quelques retardataires, elle a entraîné dans sa voie, l'un après l'autre, ses plus obstinés détracteurs.

Un seul journal a réussi, tout en conservant son prix d'abonnement, à se maintenir dans son influence et sa prospérité : c'est le *Journal des Débats*, grâce à sa position toute spéciale et au caractère semi-officiel que lui

4° Le *Glaive*, ou archives civiles et criminelles :

*Justice tutélaire, égide des Etats,  
Le criminel te fuit et la vertu t'invoque.*

5° Le *Prisme*, ou les reflets de la politique :

*Chacun selon ses goûts juge et voit les objets.*

6° Le *Phare*, ou l'indicateur moral et philanthrope :

*En signalant le bien on apprend à le faire.*

7° Le *Caducée*, ou guide commercial et maritime :

*De l'un à l'autre pôle importons l'industrie.*

8° La *Mosaïque*, ou annales des sciences et des antiques :

*Des hommes et des temps invoquons le génie.*

9° La *Férule*, ou cours de littérature et de bibliographie :

*Tâchons de la critique écarter l'amertume.*

10° La *Palette*, ou galerie des beaux-arts :

*Du génie et des arts recueillons les bienfaits.*

11° La *Marotte*, ou tablettes anecdotiques :

*Au beau sexe, au jeune âge,  
Offrons de nouveaux traits.*

12° Le *Luth*, ou le chant des muses.

*Du luth des troubadours l'écho redit les sons.*

Pends-toi, brave *Semaine* !

font les communications dont il a le privilège; grâce aussi, il faut le dire avec M. Nettement, à ce culte de l'intelligence qui lui est propre, et qui lui fait chercher le talent partout où il est pour l'appeler à lui. Le personnel de sa rédaction, dans les diverses phases de son histoire, a été le plus souvent un catalogue de célébrités. Il a compté parmi ses coopérateurs Geoffroy, Hoffmann, Feletz, Dus-sault et Malte-Brun, qui datent de sa fondation; Fiévée, Etienne; puis, sous la restauration, MM. de Chateaubriand, Villemain, Nodier, Duvicquet, Becquet, Salvandy, etc.

Cette influence, le *Journal des Débats* la doit encore à son organisation toute particulière, organisation telle, qu'il ne peut se faire le plus petit mouvement dans les affaires sans qu'il en soit averti, car il a la main sur toutes les touches de la politique; il est partout représenté, à la chambre des pairs, à la chambre des députés, au ministère, au château, dans les chaires d'enseignement, dans les ambassades, dans les préfectures. Il se sert de son influence comme journal dans l'intérêt de la fortune politique des hommes qui se lient à ses destinées; il se sert ensuite de la fortune politique de ces hommes dans son propre intérêt. On comprend les avantages que les *Débats* retirent de cette espèce d'assurance mutuelle. Ce journal ressemble à une maison qui a pignon sur deux rues: l'influence qu'il a dans les affaires lui donne de l'importance dans la presse, et l'importance qu'il a dans la presse augmente son influence dans les affaires. Sa tactique consiste à s'imposer à la fois au pouvoir par l'ascendant qu'il exerce sur le public, et au public par l'ascendant qu'il exerce sur le pouvoir. Toute sa fortune politique et matérielle tourne sur ce

double pivot. Fort de cette position, il a vu sans s'émouvoir la révolution qui s'opérait autour de lui dans la presse. Tandis que les autres journaux réduisaient leur prix de moitié, il est resté au taux, excessif aujourd'hui, de 80 fr., et ce n'est même qu'à son corps défendant, et comme à regret, qu'il sacrifie au dieu du jour, en ouvrant de temps à autre ses colonnes au feuilleton-roman.

Quelques chiffres suffiront à prouver quelle a été l'influence de l'abaissement du prix d'abonnement sur le mouvement de la presse.

Les feuilles timbrées à Paris pour le service des journaux n'étaient en 1828 qu'au nombre de 28,000,000

Elles se sont élevées en 1836 à . . . . 42,000,000

en 1843 à . . . . 61,000,000

en 1844 à . . . . 62,283,260

en 1845 à plus de 65,000,000

Au moment où nous écrivons ces lignes (septembre 1846), on compte à Paris vingt-six journaux quotidiens (1), qui réunissent environ 180,000 abonnés.

Quatre : Le *Journal de Paris*, le *Messenger*, le *Corsaire-Satan* et la *France*, en comptent de 500 à 2,000.

Huit : Le *Moniteur parisien*, la *Réforme*, l'*Echo français*, le *Courrier français*, la *Démocratie pacifique*, le *Droit*, la *Gazette des tribunaux* et l'*Entr'acte*, en comptent de 2,000 à 3,000.

Neuf : Le *Charivari*, la *Gazette de France*, le *Com-*

(1) Il se publie en outre à Paris plus de 400 journaux ou recueils périodiques sur toutes sortes de matières, sciences, arts, littérature, industrie, etc. On compte dans les départements environ 500 journaux politiques, que l'on peut classer ainsi : ministériels, 125 ; opposition, 70 ; opposition dynastique, 55 ; légitimistes, 25 ; le reste sans couleur.



merce, la *Quotidienne*, la *Patrie*, l'*Estafette*, l'*Esprit public*, le *National*, l'*Univers*, en comptent de 3,000 à 5,000.

Deux : Les *Débats* et l'*Epoque*, en comptent de 10 à 15,000.

Deux : La *Presse* et le *Constitutionnel*, en comptent de 20 à 25,000.

Enfin , un, le *Siècle*, en compte plus de 30,000.

Nous ne parlons pas du *Moniteur universel*, qui est envoyé gratuitement à tous les fonctionnaires, et qui compte peu d'abonnés payants.

Ce rapide et prodigieux développement, la presse le doit peut-être moins encore à son bon marché qu'à la puissance expansive du feuilleton ; du moins le feuilleton en est-il le premier mobile.

Dans l'origine, l'essence des journaux, c'était la politique. Mais la politique, nourriture devenue fort creuse et de moins en moins goûtée, ne pouvait faire vivre longtemps le journalisme dans les conditions nouvelles où il s'était placé. Il chercha donc, à côté des lecteurs politiques, de nouveaux lecteurs, des lecteurs *littéraires*, si je puis m'exprimer ainsi, et la tentative eut un plein succès. Le feuilleton revêtit alors une forme toute nouvelle. Jusquelà la critique littéraire et artistique en avait fait à peu près tous les frais : il devint bientôt toute ou presque toute la littérature française. Ce ne sont plus, comme l'écrivait, en 1838, un de nos plus spirituels feuilletonnistes, « des lignes timides qui serpentent modestement au-dessous des formidables colonnes politiques, dont elles sont l'accompagnement futile, la broderie élégante. » Tout au contraire, aujourd'hui c'est le



feuilleton qui, nouvel Atlas, porte la politique sur ses puissantes épaules. C'est lui qui a fait pénétrer le journal au foyer des plus modestes familles, et lui a créé tout un monde nouveau d'abonnés ; c'est lui qui, ouvrant ainsi à la presse de nouveaux et immenses débouchés, a facilité cette alliance de la publicité politique avec la publicité industrielle dont nous parlions tout à l'heure, et, lui assurant ainsi une nouvelle source de revenus, a rendu possible le bon marché de l'abonnement (1).

Le progrès ne pouvait s'arrêter là. Les exigences du feuilleton et l'extension des annonces avaient rendu l'ancien format insuffisant : le format fut donc successivement agrandi. Une autre innovation encore vient d'être tentée. Frappés de l'immense succès du journal littéraire, et peut-être aussi cédant à ce besoin du nouveau qui tourmente si fort les esprits de notre temps, quelques publicistes pensèrent que, si l'on avait réussi par une innovation qui satisfait un penchant plutôt qu'un besoin, on réussirait à plus forte raison en s'adressant à la fois au goût général et aux besoins de chacun, en réunissant dans un même cadre tous les journaux spéciaux qui répondent à des professions et à des besoins.

Telle est la pensée qui a présidé à la création de *l'Époque*. Nous rendons pleine justice aux fondateurs de cette feuille ; nous connaissons tout le dévouement qu'ils ont mis au service d'une idée bien capable, nous l'avouons, de séduire des esprits généreux, et certes il ne tiendra pas

(1) Cet envahissement des journaux dans le domaine des lettres était pressenti depuis longtemps ; il y a quelque cent cinquante ans que l'abbé Longuerue a dit : « Théophraste Renaudot nous a coupé le cou avec ses gazettes. »

à ceux qu'elle ne triomphe. Mais nous craignons qu'ils ne se soient trompés, et que tous leurs efforts ne soient impuissants. Le journal-encyclopédie, dans l'état actuel des choses, nous semble impossible; nous n'y voyons qu'une brillante utopie.

Notre première raison de penser ainsi — et celle-là pourrait nous dispenser d'en donner d'autres — c'est que le journal universel est impossible à bon marché, et le bon marché aujourd'hui est, pour un journal, la première condition, la condition *sine quâ non*. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil en arrière, de repasser l'histoire du journalisme pendant ces dix dernières années, et de voir ces cadavres de journaux qui jonchent de toutes parts le champ de la concurrence.

Et puis, prétendre faire de chaque numéro d'un journal un gros livre encyclopédique, c'est monter, si l'on veut, une entreprise de librairie, mais c'est tuer du coup cette noble institution dont le but est d'agir sur l'esprit public à chaque instant et sans relâche, précisément par cette brièveté intelligente et incisive qui s'accommode aux loisirs de chacun et de chaque jour. Le journalisme ainsi défiguré n'est plus une tribune, mais une chaire de pédagogue, aux dissertations sans suite et sans fin. C'est une fabrique de traités incomplets et avortés sur toutes sortes de choses, ce n'est plus une puissance.

Ce n'est point sur la grandeur du format, sur le plus ou moins grand nombre de rubriques et de compartiments, que doivent se mesurer la valeur et l'importance d'un journal; mais sur l'excellence, le nombre et la rapidité de ses renseignements, de ses informations, de ses correspondances; sur la fidélité, la promptitude et l'étendue

avec lesquelles il rend compte des débats législatifs et judiciaires.

Nous le croyons avec un *journaliste* — nous nous servons à dessein de cette expression par laquelle nous voudrions faire entendre autre chose qu'un écrivain, un publiciste — nous croyons, dis-je, avec un journaliste dont les œuvres ne permettent pas de nier la compétence, que « l'idée vraie, l'idée juste, c'est de demander :

« Aux traités, la science ;

« Aux livres, les idées ;

« Aux revues, l'étude approfondie des questions ;

« Aux recueils spéciaux, de justifier leur titre ;

« Aux journaux quotidiens, la publicité la plus prompte et la plus impartiale donnée à tous les débats, à tous les documents, à tous les faits ; le jugement le plus rapide et le moins passionné sur les événements, les institutions, les hommes et les choses. »

Que la presse, cette vivante image de la société, suive le mouvement des idées, quand elle ne le devance pas, rien de mieux, c'est son essence et son devoir ; mais qu'elle n'oublie point qu'en toutes choses il est de justes limites où s'arrête le bien, surtout qu'elle ne s'oublie point elle-même. Le journalisme, avons-nous besoin de le répéter, est une institution éminemment politique et morale ; il peut, dans de certaines bornes, emprunter à l'industrie, mais il ne saurait se faire industrie lui-même, sans perdre toute portée et toute influence, sans se suicider, sans s'annihiler.

## APPENDICE.

---

Dans la revue que nous avons passée des journaux de la révolution, nous nous en sommes tenus pour ainsi dire aux étiquettes. Il faudrait de gros volumes si l'on voulait pénétrer au fond de ces archives si curieuses et encore si peu connues.

Un avocat, M. Deschiens, a consacré un fort volume in-8° à la seule nomenclature des journaux et écrits périodiques de la révolution qu'il était parvenu à recueillir à force de patience et d'argent. Ce catalogue, extrêmement curieux, est un guide précieux pour l'historien qui veut pénétrer dans ce dédale de publications, au fond duquel l'écrivain consciencieux doit aller chercher la vérité. Nulle part ailleurs, comme le dit M. Deschiens lui-même, on ne saurait trouver des renseignements plus utiles ni plus sûrs. Dans les journaux, en effet, les événements se développent jour par jour, on peut les y suivre à travers les dissimulations, les demi-confidences des hommes de parti, et les vues, les projets les plus secrets finissent toujours par se laisser deviner, malgré tous les voiles dont on les enveloppe. C'est surtout à l'approche des grands événements qu'il importe de consulter les journaux des différents partis, de les suivre dans leur lutte : on parvient



ainsi, en comparant attentivement ce qu'ont dit les vainqueurs et les vaincus, à expliquer bien des choses. — Comment l'historien peindra-t-il les résistances opposées aux premières réformes, résistances qui ont eu tant d'influence sur la marche de la révolution, s'il ne sait pas ce qu'ont dit Royou et Montjoie dans les *Amis du Roi*, de Rozoy dans la *Gazette de Paris*, Peltier dans les *Actes des apôtres*, Parisot dans la *Feuille du Jour*; s'il n'a lu et médité le *Journal à deux liards*, le *Journal royaliste*, le *Journal de Louis XVI et de son peuple*? — Comment appréciera-t-il les moyens opposés à ces résistances, s'il n'a puisé des renseignements dans le *Patriote français*, dans les *Annales patriotiques*, dans le *Journal de Paris*, de 89, 90 et 91, dans les *Révolutions de France et de Brabant*, dans les *Révolutions de Paris*; s'il n'a pas interrogé le *Journal de la Société des Amis de la Constitution*? — Pourra-t-il parler sciemment du système de ceux qui, dès l'origine, voulaient les deux chambres et le gouvernement anglais modifié, s'il n'a pas étudié ce système dans la partie politique du *Mercure de France* rédigée par Mallet du Pan, dans le *Journal politique* de Sabathier, dans la *Gazette universelle* de Cerisier, et surtout dans le *Journal des Amis de la Constitution monarchique*? — Que dira-t-il du projet de république fédérative, s'il n'a consulté la *Chronique du Mois*, la *Bouche de fer*, le *Tribun du Peuple*, la *Chronique de Paris*, le *Patriote français*, et les *Annales politiques*, de la fin de 92 au 31 mai 93; s'il n'a pas été chercher la pensée tout entière de la Gironde dans le *Bulletin des Amis de la Vérité*? — Parmi les adversaires de la république fédérative, le *Journal des Hommes libres* est un des plus abondants en



renseignements utiles. Dans le même parti se distinguent le premier *Journal de la Convention*, le *Journal de la Montagne*, qui fait suite, le *Républicain universel*, l'*Orateur du Peuple*, par Fréron, le *Journal des Clubs*, et par-dessus tous, le *Journal des Débats et de la Correspondance des Jacobins*. C'est dans ce dernier journal surtout que l'on apprend à connaître les causes premières, les forces motrices et les moyens d'exécution de ce gouvernement révolutionnaire qui a pesé sur la France depuis 92 jusqu'au 9 thermidor an II. — Le parti modéré possède un assez grand nombre de journaux où les faits sont recueillis et appréciés avec bonne foi et impartialité : tels sont le *Modérateur*, les *Nouvelles politiques*, l'*Historien*, le *Cercle*, la *Clef du cabinet des souverains*, le *Conservateur de l'an V*, le *Journal d'Économie politique*, auxquels les Fontanes, les Suard, les Daunou, les Dupont de Nemours, les Rœderer, etc., ont attaché leur nom. — Le clergé aussi eut ses journaux, et ce ne sont ni les moins curieux, ni les moins instructifs. — Enfin l'historien doit consulter encore même les journalistes qui n'ont vu dans la révolution que des objets de plaisanterie, qui n'ont eu d'autre but que d'attaquer par des épigrammes et des sarcasmes amers toutes les opinions et toutes les institutions. On peut regretter de voir cet esprit de légèreté qui nous caractérise porté par quelques hommes jusqu'au milieu des plus sanglantes catastrophes ; mais on trouve dans ces petites feuilles mille détails précieux que l'on chercherait vainement ailleurs. — L'écrivain ne doit pas négliger non plus les journaux qui n'eurent qu'une existence éphémère ; si quelques-uns moururent de leur propre faiblesse, c'est la véracité de

beaucoup d'autres qui les signala aux coups des dominateurs du jour. — Enfin il n'est pas, dans cette mine précieuse, si petit filon qui ne doive être exploré. Malheureusement l'accès en est difficile, et il serait bien à désirer que quelque patient investigateur portât la lumière dans cet indigeste chaos. Peut-être l'essayerons-nous quelque jour; dans cette esquisse très-sommaire nous ne pouvons qu'indiquer le but et appeler les travailleurs (1).

Seulement, après avoir déroulé le tableau de la presse pendant cette période exceptionnelle, il nous reste, pour remplir notre cadre, à faire connaître par quelques citations les formes et le langage de certains journaux d'alors. Si notre but était d'éclairer le jugement de l'historien ou du penseur sur les faits si diversement appréciés de notre grande révolution, nous aurions à citer le *Patriote français*, l'*Ami du peuple*, l'*Ami du roi*, les *Révolutions de France et de Brabant*, le *Journal universel*, et vingt autres. Mais nos prétentions ne vont point jusque-là; nous n'avons en vue que de satisfaire une légitime curiosité; et, sous ce rapport, les feuilles de Brissot, de Camille Desmoulins, de Mirabeau, etc., quelle que soit d'ailleurs leur importance, n'offriraient qu'un médiocre intérêt.

Nous avons dit que, parmi les journaux enfantés par la révolution, quelques-uns, seignant de ne voir dans ce grand drame que des sujets de chansons et des objets de plaisanterie, avaient choisi, pour combattre leurs adver-

(1) Outre la *Bibliographie Deschiens*, on consultera avec fruit l'*Histoire des journaux et des journalistes de la révolution*, par M. Léonard Gallois, 2 vol. in-8°. Au bureau de l'Industrie fraternelle, rue de la Sorbonne, 1.

saires, l'arme si puissante du ridicule, tandis que d'autres avaient cherché la popularité dans l'excentricité et le cynisme du langage. Ce sont ces deux genres que nous nous sommes proposé plus particulièrement de faire connaître, parce qu'ils reflètent leur époque sous une de ses faces les plus curieuses, et qu'ils ont moins d'analogie avec ce que nous connaissons. Les *Actes des apôtres* et le *Père Duchesne* se sont offerts à nous comme les types les plus caractéristiques de ces deux genres.

Ceux qui, après avoir parcouru les extraits que nous donnons du *Père Duchesne*, seraient curieux encore de connaître jusqu'à quel point la violence a pu être poussée par certains énergumènes, n'auront qu'à feuilleter les écrits de Marat, « ce dénonciateur universel, cet homme aux instincts féroces, qui ne cessait d'invoquer la *sainte guillotine*, et de pousser le peuple à l'assassinat. »

On doit d'ailleurs appliquer à la presse révolutionnaire ce que M. de Cormenin dit quelque part de l'éloquence révolutionnaire : « Il ne faudrait pas la juger à distance, par les règles du goût, ou la peser avec une froide raison, et sans tenir compte ni du trouble de ce temps, ni des revirements extraordinaires de l'opinion, ni des mortelles inimitiés des partis, ni des réactions du dehors, ni de l'exaltation des âmes, ni de la nouveauté et de la grandeur des événements, ni des dangers imminents de la patrie. »



## Le Père Duchesne.

Hébert, nous l'avons dit, n'était l'inventeur ni du titre sous lequel il s'est rendu fameux, ni du genre dans lequel il déploya une si déplorable habileté ; mais il eut bientôt fait oublier tous les *bâtards* qui prétendaient lui disputer le terrain.

Sa feuille n'était point, à proprement parler, un journal (1) ; c'est plutôt un pamphlet, une sorte de philippique écrite tout d'une haleine, sur le sujet à l'ordre du jour. Mais, dans la période qu'il embrasse, il ne s'est rien passé d'important que le vieux *marchand de fourneaux* n'ait dénoncé à l'approbation ou à l'improbation de ses bons amis les sans-culottes. Sous ce rapport, le *Père Duchesne* ne laisse pas que d'offrir un certain intérêt à l'historien qui ne craint point de chercher l'initiation sous sa grossière enveloppe.

Chaque numéro est précédé d'un sommaire qui en indique à peu près le contenu ; et ces sommaires, destinés à être criés dans les rues, sont toujours conçus en termes propres à piquer la curiosité publique. On jugera, par les extraits que nous allons donner, de l'effet que de pareils *cris*, hurlés par cent aboyeurs des plus sans-culot-

(1) Il en paraissait quatre numéros par décade, et le prix était de 30 sous par mois. En tête de chaque numéro, une gravure grossière représente le père Duchesne, la pipe à la bouche, deux pistolets à la ceinture, et brandissant une hache dont il menace un pauvre petit abbé qui le supplie à deux mains. On lit au-dessous : *Memento mori* ; et plus bas : *Je suis le véritable père Duchesne, f..... !* — A la fin de chaque feuille, sont deux fourneaux, dont l'un renversé.



tes, devaient produire à une pareille époque. Nous prenons au hasard, et nous croyons pouvoir nous dispenser de commenter chaque citation, les faits qu'elles rappellent étant suffisamment connus ou faciles à deviner.

« *La Grande joie* du Père Duchesne à l'occasion de la nomination de M. Mirabeau au commandement du bataillon de la section Grange-Batelière; sa grande ribote avec lui, et l'accolade de l'abbé Maury. »

Mais bientôt les choses ont changé de face; c'est :

« *La Grande colère* du Père Duchesne contre le ci-devant comte de Mirabeau, qui a f.... au nez de l'assemblée nationale une motion contraire aux intérêts du peuple. »

« *La Grande joie* du Père Duchesne au sujet de la nomination de l'abbé Grégoire à la place de président de l'assemblée nationale, et sa *grande motion* de le faire évêque de Paris, à la grande satisfaction du peuple français. »

« *La Grande opinion* du Père Duchesne sur le remboursement des 4 millions demandés à l'assemblée nationale par Philippe d'Orléans, et son calcul b.....ment patriotique en faveur des artistes et des femmes de la halle. »

« *Le Grand complot* du Père Duchesne de f..... le fouet aux dévots et dévotes qui s'avisent de distribuer des petits livres incendiaires à la porte des églises. »

« *La Grande colère* du Père Duchesne contre les maîtres perukiers et les privilégiés qui se sont rassemblés à l'archevêché pour aviser aux moyens de faire la barbe à la municipalité. »

« *La Grande colère* du Père Duchesne contre la création des mouchards par le nouveau régime. »



« Les *Bons avis* du Père Duchesne à la femme du roi, et sa  
« grande colère contre les j...-f... qui lui conseillent de partir  
« et d'enlever le dauphin. »

« La *Grande visite* du Père Duchesne à Mesdames au sujet  
« de leur départ pour Rome, et la grande demande qu'il leur  
« fait d'envoyer des indulgences pour les aristocrates. »

Et, quelques jours après :

« Vous ne partirez pas, f..... ! La *Grande colère* du Père Du-  
« chesne, marchant à la tête des sections de Paris pour s'op-  
« poser au départ des tantes du roi. »

« *Grande colère* du Père Duchesne de voir les sans-culottes  
« s'amuser à la moutarde, au lieu d'aller f..... la danse aux  
« prêtres et aux brigands qui ravagent le département de la  
« Vendée. Ses *bons avis* aux lurons du faubourg Saint-Antoine  
« pour qu'ils s'arment de fouets de poste et de gourdins pour  
« faire rentrer dans les caves tous les courtands de boutique,  
« tous les saute-ruisseaux des ci-devant procureurs, et les  
« garçons marchands de sucre qui veulent faire la contre-révo-  
« lution à Paris. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne de voir que les têtes à  
« perruque veulent détruire la révolution et rétablir la royauté.  
« Sa *grande motion* pour forcer les riches à nourrir les sem-  
« mes et les enfants des sans-culottes qui vont se f.... un  
« coup de peigne avec les bandits de la Vendée, pour défendre  
« les propriétés des j...-f..... qui restent les bras croisés. »

« La *Grande colère* du Père Duchesne contre l'infâme Du-  
« mouriez, qui, après avoir fait massacrer la fleur des sans-  
« culottes, veut détruire la république, et nous donner un roi  
« de son acabit. Ses *bons avis* à tous les Français pour les  
« engager à poignarder tous les lâches qui oseraient proposer  
« de rétablir la royauté. »

« La Grande colère du Père Duchesne au sujet de la capitulation de Mayence, livrée aux Autrichiens par les ordres de l'infâme Custine, qui a placé dans toutes nos villes de guerre des traîtres pour les vendre de la même manière. Sa grande joie de voir le général Moustache (Custine) jouer à la main chaude (1), en présence des braves bougres des départements qui arrivent pour la fête du 10 août. »

« La Grande colère du Père Duchesne contre le palefrenier Houchard, qui, comme son maître Custine, a tourné easaque à la sans-culotterie. Sa grande joie de voir bientôt ce butor mettre la tête à la fenêtre (2). Ses bons avis aux braves soldats républicains pour qu'ils livrent dorénavant tous les j...-f.... qui regrettent la royauté, et qui préfèrent porter la livrée du tyran, plutôt que d'endosser l'habit des hommes libres. »

Si les revers de nos armées mettaient le Père Duchesne en fureur, il n'avait pas assez d'expressions pour exprimer sa joie lorsqu'il avait à annoncer quelque bonne nouvelle.

— « Quelle carmagnole on vous fait danser, Autrichiens, Prussiens, Anglais!... Brigands couronnés, ours du Nord, tigre d'Allemagne, vous croyiez qu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre des villes! Messieurs les b....., vous savez maintenant ce que peut le bras des patriotes.... Je suis d'une si grande joie, f.....! que je ne me possède pas. Ah! quelle pille je vais m'en donner en réjouissance!... »

— « Victoire, f.....! victoire! Aristocrates, que vous allez manger de fromage! Sans-culottes, réjouissez-vous; chantez, buvez à la santé de nos braves guerriers et de la convention. Nos ennemis sont à quia. Toulon est repris, f.....! Brigands couronnés, mangeurs d'hommes, princes, rois, empereurs, papes,

(1 et 2) Monter sur l'échafaud.

qui vous disputez les lambeaux de la république, tous vos projets s'en vont ainsi en eau de boudin... »



« Le *Coup de grâce* des fermiers généraux et des commis de « barrière, ou la *grande joie* du Père Duchesne sur le décret « qui supprime les droits d'entrée sur le vin, la viande et toutes les denrées.

— « Mille millions de tonnerre ! les voilà donc enfin terrassés, ces fermiers généraux qui ne s'enrichissaient que de la ruine du pauvre peuple ! Ces bougres de commis, gagés pour soutenir et multiplier leurs rapines, n'en reviendront pas ! Le temps de leur insolence, f..... ! est passé. Ils auront beau apercevoir de loin les jolies villageoises entrer dans la ville : à eux défendu d'y toucher. Oh ! les j....-f....., ils se sont trop souvent permis de prendre des baisers sur ces minois, qui, pour être brunis par le soleil, n'en sont pas moins piquants. Je ne parle point de ces gestes impudents sous prétexte de chercher des marchandises prohibées...

« Ainsi donc, f..... ! tous nos lurons qui aiment un peu à lever le coude ne vont plus être écrasés, ruinés par les droits. Un pauvre b....., excédé de fatigue ! après avoir travaillé tout le jour, et qui pouvait à peine se mettre un enfant de chœur (1) sur la conscience, pourra boire tous les soirs sa chopine. Qu'il me tarde de voir mon ami Jean Bart, et de célébrer avec lui cet heureux événement ! Ah ! f..... ! quelle joie ! quelle ribote ! Comme nous allons nous en donner ! Au lieu de boire de la ripopée, nous pouvons désormais nous enivrer avec du bourgogne, et nous enverrons au f..... le vin de Suresnes.

« Ce qui me réjouit le plus, f..... ! c'est de voir abattre cette vilaine muraille que les j... - f..... de fermiers généraux avaient fait élever avec tant de frais. Ces jolies maisons, ou plutôt ces palais construits par ces f..... galopins de com-

(1) Un demi-setier de vin rouge.

mis, seront des guinguettes charmantes, où nous irons tous les dimanches avec nos femmes, nos enfants, nos maîtresses, oublier les chagrins de la semaine, et boire à la santé de nos braves députés, quand ils nous auront fait d'aussi bonne besogne...

« Allons, mes commères de la halle, réjouissez-vous : c'est là une occasion de vous passer par le cou plusieurs taupettes. Chantez, dansez, célébrez cette belle journée...

« Bon peuple de Paris, bénis à jamais l'assemblée nationale ; oui, f..... ! bénis-la de t'avoir délivré de ces sangsues qui s'engraissaient de ton sang... »



« La France sauvée, ou les bienfaits de la révolution, et la grande joie du Père Duchesne sur l'émission des petits assignats.

— « Malgré tous les bienfaits de la république, nous étions f..... et ref..... sans les assignats : ils ont paru, et la France est sauvée... Mes amis, je suis si content, que je vais échanger, à la Courtille, un petit assignat contre six pintes de vin que Jean Bart est allé faire tirer. »



« La Grande colère du Père Duchesne contre les marchands qui se f..... du *maximum*, et qui accaparent toutes les denrées ; contre les épiciers qui volent à la journée les pauvres sans-culottes ; contre les marchands de vin qui les empoisonnent plus que jamais avec leur b..... de mélange ; contre les bouchers qui n'ont plus que des os pour les petites pratiques ; contre les cordonniers qui n'ont plus de cuir pour chausser les sans-culottes, mais qui ne manquent pas de carton pour fabriquer les souliers de nos braves défenseurs. Sa grande joie de voir que petit à petit la vertu de sainte guillotine nous délivrera de tous ces mangeurs d'hommes.... Sa grande motion pour que les bouchers qui traitent



« les sans-culottes comme des chiens , et qui ne leur donnent  
« que des os à ronger, *jouent à la main chaude*, comme tous les  
« ennemis de la république, ainsi que les marchands de vin qui  
« font vendange sous le Pont-Neuf, et qui empoisonnent avec  
« leur ripopée les pauvres sans-culottes. »



Le *Père Duchesne* avait déclaré une guerre à mort aux fripons de tous les étages.

— « Je ne vous quitterai pas plus que votre ombre, s'écrie-  
t-il un jour, vous qui vous engraissez aux dépens du peuple ;  
vous qui accaparez nos subsistances ; vous qui avez deux vi-  
sages, qui tendez les mains aux sans-culottes en signe d'ami-  
tié, et qui, dans le fond du cœur, voudriez les voir aux cinq  
cent mille diables ; vous qui voulez vous emparer de l'autorité,  
et qui vous servez de la patte du chat pour tirer les marrons du  
feu ; vous qui portiez la besace avant la révolution, et qui nagez  
maintenant dans l'or ; vous qui avez été les avocats de Du-  
mouriez, et qui avez partagé avec lui les dépouilles de la Belgi-  
que. Point de quartier pour les voleurs, les intrigants, les am-  
bitieux. J'y périrai, f..... ! ou les projets des traîtres s'en iront  
en eau de boudin. »



« La Grande douleur du *Père Duchesne* au sujet de la mort  
« de Marat, assassiné à coups de couteau par une g.... du Cal-  
« vados dont l'évêque Fauchet était le directeur. Ses bons avis  
« aux sans-culottes pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

— « Marat n'est plus, f..... ! Peuple, gémis ; pleure ton  
meilleur ami ; il meurt martyr de la liberté... (Suit le récit de la  
mort de Marat.)

« Ce coup-là n'est pas le dernier que nos ennemis doivent  
porter aux patriotes. Les même j...-f..... qui ont tant de fois  
excité les pillages n'ont plus d'autre moyen que de mettre Pa-



ris sens dessus dessous, que de massacrer en détail tous les bons citoyens. Robespierre, Pache, Chaumette et moi, nous sommes les premiers sur leurs listes. Tous les jours je reçois des billets doux dans lesquels on m'annonce que je dois être massacré, pendu, rompu, brûlé à petit feu; d'autres me mandent qu'ils mangeront mon cœur en papillote; d'autres, qu'ils boiront mon sang; d'autres, qu'ils fendront mon crâne, et boiront dedans à la santé du roi. Je me f... des menaces, elles ne m'empêcheront pas de dire la vérité. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je défendrai les droits du peuple et ma république. Ma vie n'est point à moi, elle est à ma patrie, et je serai trop heureux si ma mort pouvait être utile à la sansculotterie, qui, malgré les assassins et les empoisonneurs, sera toujours la plus forte... »

— « Ah ! quel b..... de métier, dit-il ailleurs, que celui de se faire imprimer tout vivant, et de dire pour deux sous la vérité à ceux qui ne veulent pas l'entendre ! Il n'y a pas de cheval de bât qui souffre autant qu'un pauvre diable qui s'est lui-même imposé la tâche de dénoncer tous les fripons et les traîtres qui lui tombent sous la patte, et de dévoiler tous les complots que l'on manigance contre la république. S'il a de trop bons yeux, on veut les lui crever; s'il ne ménage ni Pierre ni Paul dans ses discours, on trouve bientôt le secret de lui couper la parole, soit en l'amadouant, soit en l'épouvantant. Sur quelle mauvaise herbe avais-je donc marché le jour où il me prit fantaisie de quitter mes fourneaux pour me mettre à broyer du noir !... Et voilà depuis quatre ans les menus plaisirs du Père Duchesne, toujours marchant entre deux feux, toujours sous le couteau des fripons. »

C'était quelques semaines avant de porter sa tête sur l'échafaud que Hébert écrivait ces lignes. On voit qu'il ne se faisait point illusion sur le sort qui lui était réservé. Peut-être s'étonnait-il lui-même d'avoir si longtemps

échappé à la fois à la vindicte publique et aux coups de ses ennemis personnels.

Dans l'origine, Hébert apportait quelque modération dans ses pamphlets : c'étaient les tendances qu'il combattait; c'étaient les partis plutôt que les hommes qu'il attaquait. Mais bientôt il n'y avait plus rien eu de sacré pour lui, et Marat seul pouvait lui disputer en férocity.

Nous le voyons d'abord, rempli d'enthousiasme pour les grandes réformes opérées par l'assemblée constituante, confondre dans son amour le roi et les députés.

— « Quand j'examine tout ce qu'il a fallu de raison, de force, de lumière, d'intrépidité, de prudence, pour concevoir, suivre, et exécuter tant et de si belles idées, oui, f. . . . ! j'en conviens sans rougir, je suis comme un aveugle à qui l'art, ou quelque hasard heureux rend l'usage des yeux, et qui jouit pour la première fois de l'aspect du soleil... Je ne puis apprécier chaque partie du tout, mais son ensemble me paraît admirable... J'idolâtre la constitution comme un amant sa maîtresse... Ce n'est pas à nos seuls représentants que nous avons des hommages à rendre. Le roi aime la constitution, f. . . . ! il l'a acceptée de bonne foi, il l'a jurée, il la défendra. J'aime le roi de tout mon cœur. . . . »

Apprend-il que le roi est malade, vite il fait proclamer :

« La Grande douleur du Père Duchesne au sujet de la maladie du roi, et sa grande colère contre les aristocrates qui empoisonnent sa vie.

— « Non, f. . . . ! s'écrie-t-il, il n'est plus de plaisir pour moi; le vin me semble amer, et le tabac répugne à ma bouche. Mon roi, mon bon roi est malade ! Français, pleurez avec moi; notre père est alité; le restaurateur de la liberté française est retenu

dans son lit. Oh ! f. . . . ! son cœur est toujours au milieu de son peuple, qu'il aime b. . . . ., et dont il est b. . . . . aimé... »

Mais bientôt son *bon roi* n'est plus qu'un *ogre royal*, qu'il faut *raccourcir*, ainsi que son *infâme Autrichienne* ; et quand ses vœux impies auront été accomplis, il fera hurler :

« L'Oraison funèbre du dernier roi de France, prononcée par « le Père Duchesne en présence des braves sans-culottes de « tous les départements. Sa grande colère contre les j...-f.... « de calotins qui veulent canoniser ce nouveau Desrues, et ven- « dent ses dépouilles aux badauds pour s'en faire des reliques. »

Nous ferons grâce à nos lecteurs de ces diatribes, où la rage sanguinaire d'un cannibale s'exhale à chaque ligne, dans les termes les plus révoltants. La feuille d'Hébert, pendant la seconde partie de son existence, n'est qu'un long appel au carnage : il s'en exhale une odeur de guillotine à soulever le cœur le plus barbare.

— « Tu ne parles que d'étouffer, de tuer, de raccourcir, de massacrer, me diront les feuillants ! Tu as donc grand soif de sang, misérable marchand de fourneaux ! N'en a-t-on pas assez versé ? — Beaucoup trop, f. . . . ! mais à qui la faute ? C'est la vôtre, b. . . . . d'endormeurs, qui avez arrêté le bras du peuple quand il était temps de frapper. Si on avait *lanterné* quelques centaines de scélérats dans les premiers jours de la révolution, il n'aurait pas péri depuis plus d'un million de Français... Nous avons agi comme des poules mouillées ; nous avons donné le temps à nos ennemis de se fortifier, de s'armer jusqu'aux dents, et, à nos dépens, de nous diviser. Ce n'était qu'un peloton de neige au commencement ; mais ce peloton est devenu une masse énorme qui a manqué de nous écraser. Que le passé nous serve de leçon ; profitons des sottises que nous avons faites pour ne plus en faire par la suite. Plus de grâce à des coquins que nous

avons trop longtemps ménagés, qui ne nous en feraient pas s'ils avaient un seul instant le grappin sur nous. Le combat à mort entre les hommes du peuple et les ennemis du peuple est engagé; il ne peut finir que lorsque l'un des deux côtés aura anéanti l'autre..... »

La pensée exprimée dans ces lignes, le Père Duchesne y revient plusieurs fois.

— « Si, dès le 14 juillet, dit-il ailleurs, vous aviez fait main basse sur vos ennemis, vous seriez maintenant libres et heureux. »

Il n'était pas le seul, du reste, qui pensât ainsi : Marat, dès le 26 juillet 1790, avait énoncé la même opinion dans son pamphlet si fameux intitulé : *C'en est fait de nous*. — « *Cinq à six cents têtes abattues* vous eussent assuré le repos, la liberté, le bonheur; une fausse sécurité a retenu vos bras et suspendu vos coups : elle va coûter la vie à un million de vos frères. » Cette provocation avait soulevé presque toute la presse contre Marat. Brissot le traita d'énergumène.

— « Monsieur Marat, lui disait Camille Desmoulins dans les *Révolutions de France et de Brabant*, vous vous ferez de mauvaises affaires. *Cinq à six cents têtes abattues !* Vous êtes le dramaturge des journalistes. Les *Danaïdes*, les *Bramécides* ne sont rien en comparaison de vos tragédies. Vous égorgeriez tous les personnages de la pièce, et jusqu'au souffleur... » — « Je ne finirai pas, disait le Père Duchesne de Lemaire, sans donner un coup de gueule à Marat. C'est un vrai chien, trop sanguinaire. Il aurait mieux fait d'être boucher qu'écrivain. Il voudrait faire assassiner le genre humain. Un conseiller pareil est bon à conduire des chiens au combat. Un ami pareil est un b..... dont il faut n'aimer que le silence. C'est mon avis, f..... ! »

Mais Marat n'était pas homme à reculer ; il n'en con-



tinua pas moins à jeter ses *cris d'alarme*, et à sonner le *tocsin*. La première fois qu'il parut à la tribune, il renouvela, dans des termes non moins énergiques, la déclaration qui avait soulevé tant de cris contre lui.

— « Si, à la prise de la Bastille, on eût compris la nécessité de cette mesure (la création d'un dictateur dont la main juste et ferme eût dirigé les massacres, mesure seule capable d'écraser les traîtres et les conspirateurs), *cinq cents têtes scélérates seraient tombées à ma voix*, et la paix eût été affermie dès cette époque. Mais, faute d'avoir déployé cette énergie aussi sage que nécessaire, cent mille patriotes ont été égorgés, et cent mille autres sont menacés de l'être... »

Mais revenons au *Père Duchesne*.

A travers toutes ces férociétés, qui ont rendu le nom d'Hébert exécration, on trouve cependant, il faut le dire, quelques pages pleines de sens et de raison. Il va sans dire qu'il apporte toujours son *dada* au milieu des plus sages arguments.

Ainsi on le voit dénoncer les tripots et les maisons de jeu :

« La *Grande colère* du père Duchesne contre la municipalité de Paris, qui souffre des académies et des tripots de jeu qui causent la ruine des citoyens.

— « Mille millions d'un tonnerre ! Quel démon possède la tête de nos municipaux pour les empêcher de remédier à des excès qui conduisent à mille malheurs ! Parlez donc, messieurs à écharpe ! attendrez-vous que tous les citoyens soient écharpés pour ouvrir les yeux ? Et vous, grand Bailly, qui savez si bien lire aux astres, comment n'apercevez-vous pas les abus qui se commettent dans une ville confiée à votre vigilance. Et tous vos f..... commissaires de police, à quoi s'occupent-ils ?... Ah ! b....., on nous vante une révolution qui va ramener la dé-



cence des mœurs, et l'on tolère impunément tout ce qui peut les corrompre. J'ai bien peur, messieurs les gens d'esprit, que vous ne vous connaissiez guère en administration et en politique. Vous êtes des b..... qui nous faites de beaux discours, mais le cœur n'y touche, comme on dit, et quand on a bien claqué des mains, vous êtes tout transportés aux nues, sans vous embarrasser de ce qui se passe dans les rues de Paris, qui devraient principalement vous occuper.

« Quoi, j. . f....., vous ne direz mot, vous serez indifférents pendant que cette ville est inondée d'infâmes tripots qui sont de vrais coupe-gorges, où la jeunesse, l'âge mur, la vieillesse même se ruinent journellement; où le fils débauché va jouer et perdre l'argent qu'il vole à son père; où le père dénaturé va jouer et perdre la fortune de ses enfants, l'époux la dot de sa femme, le marchand son magasin. Ah! b....., ne voilà-t-il pas la vraie cause des brigandages, des banqueroutes, du suicide, des assassinats! Comment! la municipalité est instruite de ces désordres, et elle se tait, et elle semble, par un silence coupable, autoriser ces jeux perfides qui désolent les familles! Mille bombes! jusqu'à quand subsisteront-ils donc ces tombeaux de la vertu, des mœurs, de la probité, de l'industrie, du travail et des fortunes!... »

D'autres fois, il s'attaque à l'ignorance, et réclame à grands cris l'organisation de l'instruction nationale; il fait crier :

« La Grande colère du Père Duchesne de voir que l'instruction publique ne va que d'une aile, et qu'il existe des accapareurs d'esprit qui ne veulent pas que le peuple soit instruit, afin que les gueux continuent de porter la besace. Ses bons avis à toutes les sociétés populaires pour qu'elles donnent le grand coup de collier à l'instruction des sans-culottes, afin d'écraser une bonne fois le fanatisme et la tyrannie.

— « Le plus grand malheur de l'homme, dit-il, c'est l'igno-

rance, f.... ; elle est la cause de presque toutes les sottises et de tous les crimes qui se commettent sur la terre. C'est elle, f....., qui a engendré tous les maux qui nous affligent ; le despotisme est son ouvrage, le fanatisme est son chef-d'œuvre ; car, f....., si les hommes avaient eu le sens commun, jamais ils n'auraient été dupes des tours de gibecière des charlatans à calotte, et ils ne se seraient pas laissé lier, garrotter et museler pendant tant de siècles par des faquins qui osent s'intituler princes, rois, empereurs. Le premier qui fut prêtre fut un b..... un peu plus dégoisé que les sauvages avec lesquels il vivait. Il avait remarqué que son chat se frottait le museau, ou que son âne remuait l'oreille toutes les fois que le temps devait changer. Tout fier d'avoir fait cette grande découverte, il s'en servit pour tromper les autres et pour les voler, en leur disant que le Père Éternel, ou même le diable, lui soufflait dans l'oreille pour lui annoncer la pluie ou le beau temps. Comme on sait qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, f....., l'imposteur, après avoir une fois trouvé des dupes, imagina d'autres sornettes pour embêter les sots qui l'écoutaient. Il se joignit ensuite à d'autres fourbes qui lui servirent de paillasses, et qui imaginèrent d'autres tours de force pour jeter de la poudre aux yeux. Voilà, f....., la véritable origine du métier de calotin, qui est devenu si bon pour ceux qui l'exerçaient, et si funeste pour les peuples qui se sont laissé gourer par ces bateleurs. C'est donc, f....., parce que de pauvres badauds, qui ne savaient ni A ni B, n'avaient pas examiné pourquoi les chats se grattaient, c'est parce qu'ils ne savaient pas toute la science qu'il y a dans les oreilles d'un âne, qu'ils ont eu des prêtres, et que le chancre du fanatisme a si longtemps rongé l'espèce humaine.

« Si on veut également remonter au premier roi, on trouvera un brigand farouche et cruel, un véritable chouan, qui n'a eu d'autre mérite que d'avoir une crinière plus longue et plus noire que celle des autres sauvages, et de savoir jouer du baton à deux bouts. Voilà, f. . . , le premier sceptre qui a existé sur la terre : ce n'était qu'un casse-tête qui servait à ce man-

geur d'hommes à fendre les crânes de ceux qui osaient lui disputer la meilleure part de la chasse. . .

« Les tyrans, f....., qui savent bien que leur pouvoir est fondé sur l'ignorance, ont grand soin de l'entretenir, car il ne faut qu'un souffle de la raison pour renverser tous leurs châteaux de cartes. Ils protègent la superstition, parce que la superstition abrutit l'homme, et lui ôte son courage et son énergie....

« Il faut donc, f....., que tous les b..... qui ont du sang dans les veines, et qui savent aussi que la raison est la botte secrète pour tuer la tyrannie, ne cessent de prêcher la raison ; il faut donc, si on veut sincèrement établir la liberté, combattre, étouffer les préjugés ; il faut instruire tous les hommes : car, f....., si nous continuons de laisser toujours tous les œufs dans le même panier, c'est-à-dire, si les sans-culottes ne peuvent se procurer autant d'instruction que les riches, bientôt ils redeviendront esclaves ; il y aura bientôt un accaparement de science, et les gueux porteront toujours la besace.

« Ah ! f....., si l'assemblée constituante avait joué beau jeu bel argent ; si elle avait été de bonne foi comme la convention, les écoles primaires seraient établies depuis quatre ans, et il n'y aurait pas un seul sans-culotte dans toute l'étendue de la république qui ne sût lire et écrire. Nous ne serions pas à la merci des gens de loi et des calotins qui occupent toutes les places, et qui feront la pluie et le beau temps jusqu'à ce que les sans-culottes soient instruits. Pour réparer le temps perdu, et pour écraser une bonne fois toutes les vermines de l'ancien régime, je voudrais que tous les amis de la liberté se réunissent pour donner un grand coup de collier à l'instruction publique.

« Sociétés patriotiques, quelle belle tâche je vous propose ! Désignez tous les hommes purs et éclairés pour remplir les places dans les écoles primaires ; chargez-vous vous-mêmes d'instruire les sans-culottes, et ouvrez, toutes les décades, des cours d'instruction pour les pauvres sans-culottes ; donnez des prix à ceux qui composeront les meilleurs ouvrages pour cette instruction, et pour les livres élémentaires que la convention

a décrétés; obligez chacun de vos membres à payer le tribut qu'il doit à la patrie. Quand tous les hommes qui savent penser et écrire auront couché leurs idées sur le papier, vous ramasserez tout ce que vous trouverez de bon. C'est vous, f...., qui avez fondé la liberté; mais ce n'est pas assez, vous devez nous apprendre à la conserver; délivrez-nous donc du mensonge et de l'ignorance, et vous donnerez le coup de grâce à toute espèce de tyrannie, f..... »

— « Ce n'est qu'avec des lois sévères, dit-il ailleurs, et surtout par l'éducation que l'on corrigera les vices, et que les bonnes mœurs s'établiront; mais attendons peu de ceux qui ont sucé le lait du despotisme et qui ont croupi dans l'esclavage. Les hommes sont comme les arbres : celui qui a été planté par un bon cultivateur, qui a été greffé à temps, dont les rameaux ont été émondés, dont une main salutaire a éloigné toutes les plantes vénéneuses ou parasites qui auraient dévoré sa sève, croît à vue d'œil et rapporte bientôt d'excellents fruits. Mais le triste sauvageon, qui se trouve jeté au hasard sur une terre aride, et qui est abandonné à lui-même, est étouffé par les épines; les chenilles le dépouillent de sa verdure, et il dessèche sans rien produire.

« Non, f....., non, jamais on n'aura de bons généraux, de bons magistrats, jusqu'à ce qu'une bonne éducation ait réformé les hommes! Emprisons-nous donc de former nos enfants dans les principes républicains. Que leurs mères soient leurs nourrices, la nature l'ordonne; que les premiers mots qu'elles leur feront balbutier soient ceux de *liberté* et d'*égalité*......

« Aussitôt que l'enfant républicain marchera, f....., qu'il soit placé dans des écoles publiques, où on lui apprendra, avec l'A B C, la constitution; ce sera là son premier catéchisme. Surtout, que les prêtres n'approchent jamais de lui, car ils corrompraient bientôt sa jeunesse, ils lui apprendraient à être fourbe, orgueilleux, intrigant. La liberté des cultes étant permise, il choisira, quand il aura l'âge de raison, la religion qui lui conviendra le mieux : s'il veut être chrétien, s'il croit



que quelques mots de latin et un peu d'eau salée puissent laver son âme et effacer un crime qu'il n'a pas commis, alors il se fera arroser la tête; s'il veut être juif, il se fera raccourcir tout ce qui lui plaira, quoique la nature n'ait rien fait de trop; s'il veut adopter la foi de certains peuples indiens qui ne veulent manger ni chair, ni poisson, qui croiraient étouffer s'ils avaient dévoré les entrailles d'un être vivant, il fera bien, f....., car je ne crois pas que les hommes aient le droit de tout détruire, de s'engraisser du sang des animaux, qui ont autant coûté au Créateur que l'homme, qui prétend être le roi des animaux, et qui l'est en effet, puisqu'il les mange. Je ne serais pas fâché, f....., que tous les habitants de l'univers fussent *koakers*, car ces braves gens ont le sang en horreur : ils se laisseraient plutôt égorger eux-mêmes que de porter la main sur leurs semblables, et c'est dans l'Évangile qu'ils ont puisé ces principes d'humanité; tandis, f....., que les prêtres catholiques, cet Évangile à la main, ont fait égorger la moitié de la terre par l'autre moitié. Oui, cet Évangile, sans les prêtres, serait le meilleur livre que l'on puisse donner aux jeunes gens; il formerait leur cœur à la vertu; ils trouveraient le modèle de toute perfection dans le bon sans-culotte qui a fait ce livre divin. Je ne connais pas de meilleur jacobin que ce brave Jésus. C'est le fondateur de toutes les sociétés populaires : il ne les voulait pas trop nombreuses, car il sait que les grandes assemblées dégénèrent presque toujours en cohues, et que tôt ou tard il s'y glisse des *brissotins*, des *rolandins*, des *buzotins*. Le club qu'il créa n'était composé que de douze membres, tous pauvres sans-culottes; encore, dans ce nombre, se glissa-t-il un faux frère, appelé *Judas*, ce qui signifie, en langue hébraïque, un *Pétion*. Avec ces onze jacobins, Jésus enseigna l'obéissance aux lois, prêcha l'égalité, la liberté, la charité, la fraternité; fit une guerre éternelle aux prêtres, aux financiers, anéantit la religion des Juifs, qui était un culte sanguinaire; il apprit aux hommes à fouler aux pieds les richesses, à honorer la vieillesse, à pardonner l'offense. Toute la sans-culotterie se rangea bientôt autour de lui. Plus les rois,



les empereurs persécutèrent ses disciples, plus le nombre en augmenta. Malheureusement, f....., l'ivraie se mêle avec le bon blé. D'autres Judas succédèrent à celui qui le vendit, et, après sa mort, ils le crucifièrent encore, en devenant papes, cardinaux, évêques, abbés, moines et chanoines. Cette f..... canaille, au nom de ce divin législateur qui n'aimait que la pauvreté, s'enrichit des dépouilles des sots, en imaginant un purgatoire, un enfer ; en vendant au poids de l'or les indulgences ! C'est ainsi, f....., que les *feuillants*, comme les prêtres, ont voulu perdre la liberté, en la déshonorant, et en volant de toutes mains.

« En formant le cœur et l'esprit de nos enfants, habituons-les au travail ; qu'ils apprennent à supporter la fatigue, à endurer le froid et le chaud ; que leurs bras s'exercent au maniement des armes, pour défendre leur patrie, et purger la terre de tous les rois et de tous les monstres qui ne veulent pas le bonheur de l'humanité. Quels hommes nous aurons dans vingt ans ! C'est alors, f....., que la république s'établira sur des bases inébranlables. Si elle rencontre tant d'obstacles, c'est que les hommes ne sont pas assez mûrs. Chacun veut jouer au fin, et tirer son épingle du jeu. Étouffons l'intérêt particulier, et nous ferons le bonheur de tous, f..... »

Ecoutez le vieux marchand de fourneaux raisonnant sur la nature de l'homme et sur sa destinée.

« Ceux qui disent que le Père Éternel a fait l'homme à son image et à sa ressemblance lui font un f.... compliment ; car il n'y a pas dans le monde d'animal plus méchant que celui qui marche à deux pieds. Il se vante d'être le chef-d'œuvre de la nature, et il est pétri de défauts et de vices. Il a des mains fort adroites, et il ne s'en sert que pour nuire à ses semblables. Il tire les métaux du sein de la terre, il leur donne la forme qu'il lui plaît, et il en fait des armes pour tuer, pour massacrer tout ce qui l'entoure. Il a l'orgueil de croire que le monceau de boue qui le compose est animé par un autre esprit que les autres

monceaux de boue, qui pensent mieux que lui, puisqu'ils se conduisent mieux.

— « Te voilà donc dans ton humeur noire, vieux radoteur ; ne va-t-il pas te prendre fantaisie de marcher à quatre pattes, et manger de l'herbe, pour faire croire que tu es plus sage que les autres hommes ! Il convient bien à un sac à vin tel que toi de faire des raisonnements à perte de vue et de parler de choses que tu ne comprends pas ! Tu oses nous comparer avec les brutes ! A t'en croire, l'instinct des animaux vaut mieux que notre raison. Vois donc les merveilles que la tête de l'homme a enfantées ; vois les chefs-d'œuvre qui sortent de ses mains ! »

« Je réponds au b..... d'endormeur qui monte sur ses grands chevaux pour combattre mon raisonnement, qu'il n'est rien de si facile que de prouver la vérité de ce que j'avance. Oui, f....., il n'y a pas d'animal dans le monde qui n'ait plus d'intelligence que l'homme, puisque tous trouvent moyen d'exister et d'être heureux sans avoir besoin des autres. Les petits oiseaux ont encore la coquille sur la queue, qu'ils trottent dans les champs ; presque aussitôt que leur bec peut s'ouvrir, ils mangent seuls ; tandis qu'il faut pendant deux à trois ans torcher, empâter avec de la bouillie le monstre orgueilleux qui s'appelle homme, qui prétend être le roi de tous les êtres vivants, et qui l'est en effet, puisqu'il les mange. Il faut le mener presque autant de temps à la lisière, avant qu'il puisse marcher, et il est obligé de ramper pendant plusieurs mois, et de porter des bourrelets pour ne pas se casser le cou, quand il essaye de se jucher sur ses deux pieds.

« Jusqu'alors il n'a fait que souffrir et crier ; cependant c'est encore le temps le plus heureux de sa vie, car, quand il commence à parler, il devient esclave. Au lieu de jouer et de gambader, comme il le désire et comme la nature l'exige, il est obligé d'être enfermé dans une école, entouré de férules, de verges, de martinet. Il ne rit qu'à la sourdine ; il a toujours sur les épaules un cuistre maudit qui le fait bâiller sur un gri-

moire latin ; s'il parle , on le fait taire ; s'il rit , on le fait pleurer ; s'il pleure , on veut qu'il rie ; s'il veut se servir de sa main gauche , on lui rappelle la civilité puérile et honnête.

« Quand il a enduré ce supplice pendant dix à douze ans , il lui reste bien d'autres chats à tondre ; c'est alors qu'il va manger de la vache enragée ! Demande-t-il un métier , on lui en donne un autre ; a-t-il du goût pour être militaire , il faut qu'il soit calotin. Pour se consoler de toutes les misères qu'il a endurées , la vue d'une jeune fillette fait palpiter son cœur ; il la cherche ; elle lui répond de la prunelle ; tous deux se serrent la main , s'embrassent innocemment ; ils s'aiment ; ils semblent faits l'un pour l'autre ; ils croient être unis. Mais un père avare , une mère acariâtre mettent leur *veto* à leur bonheur : l'amoureuse n'est pas assez riche , ou le garçon n'est pas d'un état assez brillant. Bref , voilà nos deux aimables enfants séparés pour la vie : le jeune homme est obligé d'épouser une vieille sempiternelle , qui serait sa grand'mère ; la fille un vieux pingre qu'elle abhorre , et qu'elle enrôle dans la grande confrérie , pour s'en venger : les femmes ont du moins cette consolation.

« Voilà , f..... , trait pour trait le tableau de la vie humaine : l'enfance se passe dans les larmes ; la jeunesse dans le désir ; l'âge viril dans le travail et la peine , et la vieillesse dans les infirmités ; la mort termine tout , et un homme mort ne vaut pas un chien vivant , f.....

« On me répond que l'homme a des plaisirs et des jouissances proportionnés à ses maux. Les animaux sont condamnés à brouter l'herbe , tandis que nous savourons les mets les plus exquis. Oui , f..... , mais pour rassasier notre appétit dévorant , il faut faire la guerre à toute la nature ; il faut étouffer la colombe pour dévorer sa chair ; il faut égorger l'agneau pour manger ses entrailles. Nous avons de beaux palais où règne l'abondance ; mais à côté est la cabane du pauvre , où la plus affreuse misère existe. Nous construisons des vaisseaux ; mais c'est pour aller chercher l'or et l'argent au fond des Indes , et

avec ces trésors, on nous amène la corruption. Nous lisons aux astres pour prédire les éclipses, la pluie et le beau temps; mais nous ne voyons pas sur la terre le précipice où nous nous jetons à chaque pas. Nous avons inventé l'écriture et l'imprimerie; en sommes-nous plus instruits, en valons-nous mieux? Le grand livre de la nature est ouvert: c'est celui-là qu'il faudrait consulter; il nous éclairerait davantage que toutes les rêveries des marchands d'esprit.

« Vous qui voulez être républicains, f....., voyez une fourmi lière amasser pendant l'été les provisions de l'hiver. Insectes qui remuez sur cette partie de la terre, prenez exemple sur ces insectes beaucoup plus sages que vous. Cette famille est encore plus nombreuse que la vôtre, et elle trouve le moyen de vivre en paix et de s'approvisionner. Il n'y a pas là de paresseux ni d'ambitieux; chacun travaille pour la communauté; l'un apporte autant que l'autre; l'un ne veut pas plus manger que l'autre. Voilà pourquoi les fourmis vivent en paix. Point de bonheur sans le travail et l'égalité. Si les b..... qui nous gouvernent, au lieu de vouloir tout dévorer comme les aigles et les vautours, n'étaient que des fourmis laborieuses comme les autres, la république serait bientôt heureuse et triomphante... »

Terminons ce chapitre par quelques citations empruntées aux imitateurs d'Hebert.

« VIVE LE ROI ! Sa santé est rétablie, j'en suis bien content. Il va suivre sans doute l'ordonnance du Père Duchesne, et la rôtie finira de lui donner bonne mine et vigueur. Au f...ard l'émétique, la rhubarbe et le séné. Il faut des forces pour porter une couronne, et le bon vin vaut mieux que toutes les médecines de Cadet l'apothicaire. Si j'avais un estomac royal, je n'y f...rais jamais d'autre drogue que du bourgogne. Mon médecin, c'est mon marchand de vin; aussi, f.....! jamais je ne suis malade.



« Il y a pourtant une autre recette pour les rois. Pour que leur corps et leur esprit se portent bien, il faut qu'ils sachent avoir un caractère ; car si malheureusement ils sont des girouettes à tout vent ; s'ils écoutent les vieux renards qui sont intéressés à les tromper ; s'ils écoutent les commères de la cour, qui s'entendent mieux en chiffons qu'en politique ; s'ils ne consultent pas l'intérêt du peuple avant tout ; s'ils n'écou- tent que les cajoleries de ces singes grimaciers qui les pincent en les caressant..., ils sont toujours indécis, inquiets, tourmen- tés, chagrinés, malheureux ; la bile et les soucis les rongent ; ils sont plus à plaindre qu'un faiseur de fourneaux, qui se f... du qu'en-dira-t-on, et qui boit sa gourde en fumant une pipe.

« Si j'étais roi de France, f....., je voudrais d'abord savoir tout, lire tout, le pour et le contre, et si une fois je m'étais décidé pour un parti, l'enfer et tous les diables ne me feraient pas changer. Je serais, sans doute, roi patriote ; alors je me di- rais : Malgré les beaux conseils des séduisants chevaliers et des robinocrates, je suis trop raisonnable pour jouer à pair ou non une belle et bonne couronne constitutionnelle que je dois lais- ser à mon petit garçon.... Le premier b..... qui chercherait à me faire changer de sentiment, quand une fois je me serais fourré dans la tête de bonnes vérités, je le f..... dehors de mon château à coups de sceptre, et défense à lui de reparaitre.

« Je me dirais : Réjouis-toi, Père Duchesne, ta couronne t'appartient maintenant, et, f....., ce ne sera pas pour rien que tu auras fait le serment solennel de défendre les lois qui te l'ont tellement clouée sur la tête, qu'on t'arracherait plutôt le toupet que le diadème.

« Je me dirais : Je suis plus puissant que jamais ; car plus de GRANDS dans mon royaume qui usurpaient mon pouvoir pour écraser mon pauvre peuple, et qui ne m'aimaient que pour des croix, des places ou des pensions.

« Je me dirais : Plus de PARLEMENTS, qui m'assommaient avec leurs f..... remontrances, et qui, m'appelant très-gravement le *seigneur roi*, se croyaient plus seigneurs que moi.

« Je me dirais : Plus d'ORDRE DU CLERGÉ, qui se nommait avec orgueil le premier de mon empire, quand il aurait dû être le dernier par humilité ; qui conduisait fort mal le peuple, en l'édifiant fort mal ; qui possédait à lui seul le quart des biens de la nation, et qui faisait des bombances, quand les pauvres b. . . de fidèles manquaient souvent de pain.

« Je me dirais : Bientôt plus de DÉFICIT, f. . . . ! par la vertu toute-puissante de mon assemblée nationale, qui a osé faire ce que je n'aurais pu seulement annoncer.

« Je me dirais : La prospérité va s'établir dans les campagnes surtout, car les plus misérables de mon royaume vont être enfin délivrés d'un milliard de mangeries que j'ignorais, et que l'assemblée nationale a f. . . . de côté.

« Je me dirais enfin : J'ai le commandement suprême d'une armée formidable, composée maintenant d'hommes, et non pas de f. . . . automates, qui ne sont plus des greniers à coups de trique. J'ai le pouvoir d'arrêter avec quatre lettres (le *veto*) les grandes opérations des sénateurs français ; je peux nommer aux premières places de l'armée. J'ai, f. . . . ! les plus beaux palais, les plus beaux jardins de l'Europe ; j'ai trente millions à dépenser par an, ce qui fait, morbleu ! MILLE ÉCUS par heure. J'ai toute la Faculté à mes ordres quand je suis malade ; quand je me rétablis, le bon peuple, qui m'aime, brûle autant de lampions qu'il y a de cœurs qui me sont dévoués ; on sonne les cloches, on tire le canon, on applaudit quand je passe, comme si j'étais un Dieu. J'ai une jolie famille, et, par-dessus tout cela, une belle couronne d'or massif, enrichie, f. . . . ! des diamants les plus beaux. Ma foi, je défie un roi de cocagne d'être plus heureux que moi, qui suis chef d'une nation sans égale, et le premier du premier royaume du monde. Où f. . . . -je le camp pour être mieux ? Malheur à celui qui me conseillera de déguerpier ! Je lui fais f. . . . cent coups de pied au c. . . par ma garde nationale.

« Voilà pourtant comme je chasserais le chagrin, moi pauvre b. . . . de faiseur de fourneaux ! »

(LEMAIRE, *Lettres b. . . . patriotites du Père Duchesne.*)

« On a b..... de peine à réformer les abus qui existaient sous l'ancien régime. La nation voudrait bien mettre de l'ordre dans son ménage ; mais elle a beau lutter contre les obstacles, il y a toujours quelque bougrerie ; il se trouve toujours de ces mangeurs de peuple qui n'aiment que le gaspillage... C'est tout comme dans ma maison : mon mari ne manque jamais de faire le lundi. *Pourquoi est-il si voisin du dimanche ?* me dit-il. Quand on a une fois f.... le nez dans le pot, *on a bien de la peine à le quitter.* Quelquefois même le b..... de gourmand est en déroute toute la semaine ; et puis, après cela, travaille, pauvre b....., pour amasser quelques sous à tes chiens d'enfants.

(*La Mère Duchesne.*)



« J'entendons tous les jours gueuler à nos oreilles du papier où je ne voyons goutte, qui parle de mille histoires dont je n'avons que faire : comme il y a trop d'esprit pour nous dans ces paperasses, j'avons imaginé, dans notre manière de voir, d'en faire imprimer un que les gens de notre sorte puissent entendre, sans avoir besoin d'avoir fait leux études, ni de savoir le latin. Le *Journal des Halles* nous a paru notre fait. C'est pour cela que j'en hasardons un numéro pour afin de voir si on pourra y mordre. J'avertissons d'avance que je dirons sans gêne tout ce que j'aurons sur le cœur, et que je ne prendrons jamais des gants et des mitaines quand j'aurons quelque rancune contre quelqu'un, et que je mènerons tambour battant, mèche allumée, quiconque n'ira pas droit son chemin, ou voudra s'écarter du drapeau. En voilà assez de dit, il faut venir au fait, sans tant tourner autour du pot. »

(*Journal des Halles*, n° 1<sup>er</sup>.)



## Les Actes des Apôtres.

Les *Actes des Apôtres* sont les aînés de cette joyeuse

famille qui devait donner le jour à *Figaro*, et qui est encore dignement représentée chez nous par le *Corsaire* et le *Charivari*.

Cette publication, qui s'était donné pour mission de ridiculiser la révolution et ses apôtres, eut une très-grande vogue. On le concevra facilement si l'on se reporte à l'époque où elle parut, et si l'on se rappelle qu'elle eut pour principaux rédacteurs Peltier, Rivarol, Champcenetz, le vicomte de Mirabeau, Bergasse, etc., tous hommes excellant à manier la plaisanterie, à aiguiser l'épigramme, à tourner la chanson (1).

Les auteurs des *Actes des Apôtres* affectionnaient tout particulièrement les jeux de mots. On trouve dans leur recueil des chapitres entiers, en vers ou en prose, qui roulent sur les affinités ou les contrastes que présentaient les noms de certains membres de l'assemblée nationale. Ainsi, dans une réunion tenue à l'hôtel de Grenoble, chez mademoiselle Théroigne de Méricourt, la *muse de la démocratie*, la *Circé* du parti :

— « M. Bazin, disent-ils, a été chargé de réclamer contre le traité de commerce fait avec l'Angleterre, et M. Bonnet opinera en faveur de la motion. — M. Bandit demande la suppression de la maréchaussée. — M. Brocheton, que, par ses caresses, mademoiselle Théroigne tâchait d'engager à se joindre à eux, ne s'est pas laissé prendre à l'hameçon, et s'est tiré d'affaire

(1) Au titre d'*Actes des Apôtres* on trouve quelquefois ajouté : ou l'*Art de désopiler la rate*. Les numéros, composés d'un nombre indéterminé de pages, ne portent point de date; ils sont précédés seulement d'indications de ce genre : l'*An de la liberté O*; l'*An de l'égalité en misère*; l'*An des assignats*, etc. Chaque volume est accompagné d'une caricature. Le prix de l'abonnement était de 9 livres par volume, espèces sonnantes, et non en assignats.



en nageant entre deux eaux. *M. de Salins* lui a préparé une sauce piquante. — *M. Lanusse* a présenté une pétition des apothicaires du duché d'Albret. *M. Dutrou* en présentera une semblable pour les apothicaires de Montmorillon, etc.

Dans une pièce intitulée *Théroigne et Populus*, ou le *Triomphe de la démocratie*, drame national, Mirabeau déroule ses projets à Populus.

POPULUS.

Mais l'assemblée, enfin, de ses droits si jalouse,  
Peut...

MIRABEAU.

Tu vois qu'à mon gré je les joue et les blouse.  
Tous ces fiers plunitifs, procureurs couronnés,  
Que je puis en flattant conduire par le nez,  
Nous assurent des chefs du grand aréopage.  
Je veux leur faire à tous un très-digne partage.  
Connaissant leurs désirs, je donne aux plus ardents  
Quelques États, et l'or de Londres et d'Orléans.  
Je délègue à *Lasnon* l'empire des prairies;  
*Barnave* aura de droit celui des boucheries. (1);  
*Muguet* aura les fleurs; au nasillard *Buzot*  
Tous les vieillards du coin payeront un impôt;  
Le trop heureux *Bailly* palpera les épices;  
Les lapins de *Clapier* combleront les délices;  
*Collinet* des moutons réglera les destins;  
*Bouillotte* aura les jeux, et *Grégoire* les vins;  
*Martinet* régnera sur la gent enfantine;  
*Fricot* présidera toujours à ma cuisine;  
Le riche *Nourrissart* et le précieux *Roulhac*  
Régneront au pays de l'heureux *Pourceaugnac*;  
*Bazoche* aura le pas sur les clercs de notaires;

(1) Les Apôtres accolaient toujours au nom de Barnave l'épithète de *féroce* ou de *boucher*, pour faire allusion sans doute à la phrase inconsidérée qui lui était échappée à la tribune, lorsqu'on vint apprendre à l'assemblée nationale la fin tragique de Foulon : « Le sang qui coule est-il donc si pur, qu'on ne puisse en répandre quelques gouttes ! »

*Lanusse* aura sous lui tous les apothicaires ;  
*Dutrou* doit présider aux plus aimables jeux,  
 Et *Nicodème* aura le royaume des cieux ;  
*Brocheton* sur les eaux étendra son empire ;  
 Nos curés pourront tous bien boire et mal écrire,  
 Et l'enchanteur *Merlin*, par des charmes nouveaux,  
 Fascinera les yeux sur nos doctes travaux ;  
 Tous les deux, étonnés du nœud qui les rassemble,  
 Les rois *Bracq* et *Perdrix* doivent régner ensemble ;  
 Sous lui le roi *Target* aura tous les ballons ;  
*Lameth* doit aux couvents guider nos escadrons (1) ;  
 Ce que *Bouche* et *Lanusse* auront de disponible  
 A *Cochon* purement doit être réversible ;  
 Au vertueux *Bandit* je donne les forêts,  
 Et quand, suivant le cours de mes vastes projets,  
 J'irai dicter des lois dans une autre contrée,  
 Il représentera ma personne sacrée.  
*Chassebauf* de Poissy sera le commandant ;  
*Chapelier* des castors sera le président ;  
*La Poule* aura les grains, *Colombier* la volée ;  
*La Beste* aura l'esprit de toute l'assemblée.

.....

Ailleurs, on trouve tous les noms de l'assemblée nationale arrangés sur l'air du menuet d'*Exaudet*, et rapprochés d'une manière qui produit parfois les effets les plus comiques.

On retrouve ce genre d'esprit jusque dans les sujets qui paraîtraient se prêter le moins aux jeux de mots. Nous allons citer quelques passages d'une pièce intitulée *Jurisprudence criminelle* :

« La législation et les arts se perfectionnent chaque jour. Grâce aux nouvelles découvertes de l'anatomie, notre jurispru-

(1) Allusion à une expédition que, selon les *Apôtres*, le chevalier de Lameth, déguisé en nonne, aurait faite contre le couvent des Annonciades, pour y chercher M. de Barentin, expédition dont le premier chapitre des *Actes* contient la relation burlesque.

dence criminelle va reprendre une force nouvelle, et si la philosophie admet encore l'effusion du sang humain, au moins la manière ingénieuse et douce dont il sera répandu à l'avenir pourra servir de modèle à tous les législateurs de l'univers. Il était réservé à M. Guillotin, député de Paris, aussi adroit médecin que profond mécanicien, de présenter au monde l'esquisse d'une machine à décapiter, qui étendra la gloire du nom français jusques aux rives du Bosphore. Si quelques députés ont trouvé que, par cette innovation, M. Guillotin *tranchait un peu dans le vif*, et ennoblissait le crime, c'est une arrière-pensée d'aristocratie qui décèle leurs desseins perfides ..

« Combien cette manière prompte et expéditive n'aura-t-elle pas d'avantages sur la méthode adoptée par les Anglais !.....  
 1<sup>o</sup> La pompe et la beauté du spectacle attireront plus de peuple autour du lieu du supplice, l'impression sera plus générale, et la loi plus respectée. — 2<sup>o</sup> Cette manière permettra au criminel de se présenter à la mort avec audace, d'affronter en quelque sorte la faux du temps qu'il verra suspendue sur sa tête. Les gazettes du lendemain détailleront toutes les circonstances avec gloire, et chaque héros moribond pourra au moins dire en périssant : *Non omnis moriar*. — 3<sup>o</sup> L'anatomie en retirera des avantages inappréciables... — 4<sup>o</sup> Enfin, on pourra désormais parler impunément de corde devant tout le monde...

« Une grande difficulté s'est élevée sur le nom à donner à cet instrument. Prendra-t-on, pour en enrichir la langue, le nom de son inventeur ? Ceux qui sont de cet avis n'ont pas eu de peine à trouver la dénomination douce et coulante de *Guillotine*. — Sera-ce celui du président qui prononcera le vœu de l'assemblée à ce sujet ? On aurait alors à choisir entre M. Coupé et M. Tuault. On a observé que la mansuétude pastorale ne permettrait pas à M. de Sabran d'accepter cette place ; sans cela il était assuré des voix de toute la noblesse... On dit que M. Mirabeau se présente pour avoir les honneurs de cette machine supplicielle. Le nom de *Mirabelle* remplacerait, à la grande satisfaction des bons Français, celui de *Guillotine*....

« Un membre de l'Académie française a déjà fait, à cette occasion, la chanson suivante, sur l'air grave du menuet d'*Exau-*  
*dat* :

Guillotin,  
Médecin,  
Politique,  
Imagine un beau matin  
Que pendre est inhumain  
Et peu patriotique.  
Aussitôt  
Il lui faut  
Un supplice  
ni sans corde ni poteau  
Supprime de bourreau  
L'office.

C'est en vain que l'on publie  
Que c'est pure jalousie  
D'un suppot  
Du tripot  
D'Hippocrate,  
Qui d'occire impunément  
Même exclusivement  
Se flatte.

Le Romain  
Guillotin,  
Qui s'apprête,  
Consulte gens du métier,  
Barnave et Chapelier,  
Même le coupe-tête,  
Et sa main  
Fait soudain  
La machine  
Qui simplement nous tuera,  
Et que l'on nommera  
Guillotine.

Mais détournons les yeux, et cherchons des sujets



moins lugubres. Nous n'avons que l'embarras du choix ; car les onze volumes des *Actes des Apôtres* offrent peu de pages où l'on ne trouverait à citer. On regrette seulement de rencontrer, au milieu de tant d'excellentes charges, quelques traits que réprouvent la morale et le bon goût.

Voici quelques épigrammes et portraits choisis entre mille :

PORTRAIT DE TALLEYRAND.

Sans talent, peu d'esprit, beaucoup de suffisance,  
 Sous Calonne, à la bourse, e-croquant dix pour un ;  
 Et dans son vieux sérail outrageant la décence :  
 Tel on vit autrefois le pontife d'Autun.  
 Plus heureux aujourd'hui, sa honte est moins obscure ;  
 Froidement du mépris il affronte les traits ;  
 Il conseille le vol, enseigne le parjure,  
 Et sème la discorde en annonçant la paix.  
 Sans cesse on vous redit qu'il ne peut rien produire,  
 Et que de ses discours il n'est que le lecteur ;  
 Mais ce qu'un autre écrit, c'est lui seul qui l'inspire,  
 Et l'on ne peut du moins méconnaître son cœur.



VERS DESTINÉS A ÊTRE MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE MARAT.

Peuple, voyez cet œil farouche,  
 Ces muscles en convulsion,  
 Et les efforts que fait sa bouche  
 Hurlant la constitution.<sup>34</sup>  
 De votre ami voyez l'image :  
 Que ses traits sont bien exprimés !  
 Ils sont ressemblants. Convenez  
 Que s'il aime, c'est à la rage.



## SUR LES ASSIGNATS.

Toujours auguste, toujours ferme,  
 Le sénat français à son terme  
 Marche à grands pas.  
 De l'heureux succès de l'ouvrage  
 Nous avons désormais pour gage  
 Les assignats.

— Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !  
 Disait Ninon d'un air folâtre,  
 Dans ses ébats.  
 Gardez-vous, détracteurs frivoles,  
 D'appliquer jamais ces paroles  
 Aux assignats.



A PROPOS DU MAUVAIS TEMPS QU'IL FIT LE JOUR DE LA  
 FÉDÉRATION.

Toujours de l'eau ! quel temps mandit !  
 Disait, au champ de Mars, Damis le démocrate.  
 C'est fait exprès, je l'avais bien prédit  
 Que le Père Eternel était aristocrate !



## SUR LA GARDE NATIONALE.

Dès qu'aux faubourgs, Honoré Mirabeau  
 Fait retentir sa trompette guerrière,  
 Nos citadins, brûlant d'un feu nouveau,  
 Pendent au flanc leur vaillante rapière,  
 Et sur l'oreille ils mettent leur chapeau.  
 Oh ! quel plaisir d'endosser l'uniforme,  
 Et de paraître affronter les hasards !  
 Riche harnais, pourpoint qui les transforme,  
 Et de faquins fait autant de Césars.  
 Pour batailler chacun se croit idoine,  
 Sous le mousquet chacun se montre altier ;

Mais ce n'est point l'habit qui fait le moine,  
 Ni le plumet qui fait le cavalier,  
 Et l'on m'a dit que ces braves soldats;  
 Grands pourfendeurs et fervents patriotes,  
 Lorsqu'il s'agit de voler aux combats,  
 Ne manquent pas de salir leurs culottes.  
 Le piteux cas, et la vilaine affaire !  
 Certain raillard les appelle culs-blancs ;  
 Du bon côté c'est qu'il les considère,  
 Car à l'envers ils sont bien différents.

.....



### LE SCEPTRE JACOBITE.

#### ÉPIGRAMME.

Certaine Anglaise, à certaine séance  
 De certain club qui dirige la France,  
 Un certain soir se trouvait par hasard.  
 — Oh ! s'il vous plaît, dit-elle à sa voisine,  
 Sur cet fauteuil qu'èt cet mossieu camard  
 Qu'à droite, à gauche, ici chacun lutine ?  
 — Milady, c'est monsieur le président,  
 Ce que chez vous orateur on appelle.  
 — Oh ! l'orateur, fort bien ! cela s'entend.  
 Mais, s'il vous plaît, quel est, ajouta-t-elle,  
 Cet instrument que dans ses mains je vois ?  
 — C'est de son rang l'éclatant interprète ;  
 C'est là son sceptre ; et nos augustes lois  
 Ne se font bien qu'à grands coups de sonnette.  
 — Oh ! mais encor ce bruit original,  
*Gredin, gredin*, dont toute l'assemblée  
 A comme moi la cervelle fêlée,  
 Que dit-il ? — Milady, c'est l'appel nominal.



## Extraits divers.

## LA FRANCE SOUS LA RÉVOLUTION.

« Madame *Gallia* est sans contredit la femme la plus célèbre de l'Europe ; le temps nous apprendra si elle est aussi la plus illustre. C'est une grosse et grande femme, jadis fort gaie, aujourd'hui fort triste et hypocondriaque ; mais d'un tempérament bien robuste, puisqu'elle a résisté à une maladie de sept ans, et aux soins de six mille médecins environ. Madame *Gallia* est d'un âge fort mûr, et ses malheurs lui ont donné tout l'aspect d'une vieille femme.

« En 1789, elle touchait à son temps critique ; sa santé s'altéra, et dès lors une foule de médecins se présentèrent, en apparence pour la guérir, mais réellement pour la piller. Quoique ses affaires fussent dérangées, il lui restait une assez grande fortune pour tenter les désirs de la Faculté.

« Parmi cette nuée d'Hippocrates, on distingua un nommé Philippe, bien différent du Philippe, médecin d'Alexandre. Celui-là convoitait la fortune en masse de madame *Gallia*, et il lui prescrivait un régime en conséquence. A ce Philippe se joignirent beaucoup d'autres docteurs, qui d'abord ne parurent que ses adjudants, mais qui bientôt le ruinèrent dans l'esprit de la dame, pour rester seuls les maîtres de la cure.

« La pauvre malheureuse ! comme ils l'ont traitée ! Sous prétexte de lui réchauffer le sang, qu'ils soutenaient être refroidi et presque coagulé, ils lui ont fait prendre d'abord, pendant trois années, tout ce qu'il y a d'irritant et d'échauffant dans le règne végétal.... On sent très-bien qu'après un pareil traitement, le sang de madame *Gallia* s'enflamma et s'extravasa, au point que la pauvre femme tomba dans le délire. Alors, plus d'un docteur, *amicus sanguinis*, se déclara pour la saignée. A cet arrêt de la Faculté, on vit accourir tous les chirurgiens, ca-



rabins, maréchaux et barbiers des environs. Elle fut saignée des quatre membres; et comme le sang ne coulait pas encore au gré des phlébotomistes, on finit par la saigner à la jugulaire.

« Tant de sang perdu devait donner un long calme à la malade; point du tout, sa folie ne fit qu'augmenter. Sa frénésie fut bientôt au comble, et les médecins soutenaient toujours qu'elle allait parfaitement bien. Ce qui était crispation de nerfs, ils le nommaient révolution.

« Après deux ans de saignées, d'incisions, d'amputations, de scarifications et de *cruciations*, la malade tomba dans l'épuisement, la langueur et le marasme. Elle n'est plus aussi folle, mais elle a l'air d'une imbécile. Ses convulsions ne sont plus si violentes; mais de temps en temps les crampes et les soubresauts font craindre que son délire ne recommence. Pour sa gaieté, il n'en est plus question; sa folie est sombre, taciturne; c'est un véritable spleen. Autrefois elle chantait, elle dansait, elle se couronnait de lis et de roses; aujourd'hui elle ne chante que dans ses accès; sa voix est rauque et canaille; elle saute, au lieu de danser, et ses mouvements sont épileptiques. Elle a quitté les fleurs des parterres, et elle se pare avec des orties et des chardons.

« Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son embonpoint n'a pas diminué; il a même augmenté d'une manière miraculeuse, malgré ses tourments, ses saignées, ses purgations et sa longue diète. Mais on prétend que ce n'est qu'une pléthore, bouffissure, mauvaise graisse.

« Le seul espoir qui nous reste sur le sort de madame *Gallia* est dans son tempérament, qui est excellent, comme on le voit par sept ans de maladie, et d'un traitement semblable.

« D'ailleurs le nombre de ses médecins a un peu diminué, ce qui est toujours un grand point. Voici le temps où l'on doit faire une grande consultation sur les moyens de la guérir (1). Si ses amis ne choisissent que des docteurs vraiment doctes,

(1) Les élections.

plus occupés de la santé que de la fortune de la malade, on ne désespère pas de la sauver. Mais, hélas ! il se présente tant d'ignares et de méchants, la concurrence est si grande, qu'il y aura plus de bonheur que de sagesse si elle échappe. »

(*Le Menteur*, journal par excellence, an V.)



#### POTRAIT DES PARISIENS.

« O Parisiens ! hommes légers, faibles et pusillanimes, dont le goût pour les nouveautés va jusqu'à la fureur, et dont la passion pour les grandes choses n'est qu'un accès passager ; qui raffolez de la liberté, comme des modes du jour ; qui n'avez ni lumières, ni plan, ni principes ; qui préférez l'adroit flagorneur au conseiller sévère ; qui méconnaissez vos défenseurs ; qui vous abandonnez à la foi du premier venu ; qui vous livrez à vos ennemis sur leur parole ; qui pardonnez aux perfides et aux traîtres, au premier signe de contrition ; qui, dans vos projets ou vos vengeances, suivez sans cesse l'impulsion du moment : qui êtes toujours prêts à donner un coup de collier, qui paraissez incapables d'aucun effort soutenu ; qui allez au bien par vanité, et que la nature eût formés pour les hautes entreprises, si elle vous eût inspiré l'amour de la gloire, si elle vous eût donné de la judiciaire et de la constance : faudra-t-il donc toujours vous traiter comme de vieux enfants ?

« Les leçons de la sagesse et les vues de la prudence ne sont plus faites pour vous. Des légions de folliculaires faméliques vous ont blasés à force de sottises et d'atrocités ; les bonnes choses glissent sur vous sans effet. Déjà vous ne prenez plaisir qu'aux conseils outrés, aux traits déchirants, aux invectives grossières ; déjà les termes les plus forts vous paraissent sans énergie, et bientôt vous n'ouvrirez l'oreille qu'aux cris d'alarme, de meurtre et de trahison. Tant de fois agités pour des riens, comment fixer votre attention, comment vous tenir en garde contre toute surprise, comment vous tenir continuelle-

ment éveillés ? Un seul moyen me reste ; c'est de suivre vos goûts et de varier mon ton. O Parisiens, quelque bizarre que ce rôle paraisse aux yeux du sage, votre ancien ami ne dédaignera pas de le prendre ; il n'est occupé que du soin de votre salut ; pour vous empêcher de retomber dans l'abîme, il n'est point d'efforts qu'il ne fasse ; et toujours le *Junius français* sera votre incorruptible défenseur, votre défenseur intrépide. »

(Le *Junius français*, par Marat, 1790, n° 1<sup>er</sup>. Adresse aux Parisiens.)

### MÊME SUJET.

AIR du vaudeville de Figaro : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

C'est un être bien étrange  
Que ce peuple de Paris !  
Il a la douceur d'un ange,  
Aussitôt qu'il se voit pris ;  
Quand on le lâche, il se venge,  
Et lorsqu'il se voit repris,  
Il se tait, il est soumis. (*bis.*)

Bon, méchant, simple et volage,  
Ne fixant aucun objet,  
Tout en sortant de sa cage,  
Il court vite au trébuchet.  
Rien ne peut le rendre sage ;  
Le malheur l'abasourdit  
Et le bonheur l'éblouit. (*bis.*)

Toujours franc, toujours novice,  
Aveugle en sa volonté,  
Il commande son supplice  
Pour voir de la nouveauté ;  
Ne suivant que son caprice  
Ou celui de ses bourreaux,  
Il applaudit à ses maux. (*bis.*)

Il ne peut rien entreprendre,  
Il ne peut rien achever ;

On sait toujours le surprendre,  
 On sait toujours le tromper.  
 Tout en le faisant dépendre,  
 On lui dit, pour le flatter,  
 Qu'il est fait pour commander. (bis.)

Tantôt il est catholique,  
 Tantôt il est musulman ;  
 Tantôt pour la république,  
 Et tantôt pour le tyran.  
 Quand il est trop pacifique,  
 On le tourmente, et soudain  
 Il a soif de sang humain. (bis.)

Quand la misère l'accable,  
 On cherche à le récréer  
 Par un spectacle agréable  
 Où chacun va figurer.  
 C'est une chose admirable  
 De voir traîner dans Paris  
 Trente ou quarante proscrits. (bis.)

(Tableau de Paris en vaudevilles, par Pithou ,  
 an V.)



#### LA LANTERNE MAGIQUE.

« La voici, la voilà, messieurs, mesdames, la lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuse ! Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté seule pouvait produire : le despotisme et l'aristocratie, le despote et les aristocrates, traités par la nation comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux saint Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Bastille, les troupes légères des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, les chasseurs des barrières, les capucins travestis en sapeurs ; les dames de la nation, et les nonnes défroquées, et toutel'armée patriotique, et l'illustre coupe-tête, et le bon d'Orléans, et



le Châtelet, et la lanterne, et toutes les merveilles de la révolution. Enfin vous allez voir ce que vous allez voir ; la vue n'en coûte rien ; on rend l'argent aux mécontents, et nous payons à bureau ouvert, comme la caisse d'escompte payera au mois de juillet.

*Septième changement.* — « Voyez-vous Neker le sage, Neker le vertueux, Neker le grand homme, Neker le dieu, Neker le charlatan, qui revient de Suisse, et qui arrive à l'Hôtel de Ville ? Entendez-vous qu'il demande la grâce du baron de Benzenval ? Il ne sait pas que quand on est assez puissant pour demander la grâce de son ami, il ne faut demander que son jugement.

« Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune, et les électeurs qui se sont faits municipaux. Voyez-vous tous ces habiles gens qui savent leur *Pater* sur le bout du doigt ? Ils s'écrient : *Fiat voluntas tua, et sanctificetur nomen tuum.* Voyez-vous le ministre qui se rengorge et qui s'en va ?

« Et les districts qui s'assemblent, et qui crient, et qui hurlent, et qui raisonnent comme des districts : *Point de grâce ! nous ne voulons point de grâce ! Ce baron est un aristocrate ; il faut qu'il soit jugé, il faut qu'il soit pendu. Neker se moque de nous ; c'est un autre aristocrate ; qu'il prenne garde à lui ; nous pourrions bien envoyer le dieu à la lanterne.*

« Et voyez-vous Neker dans la consternation ? Il n'a pas réussi, il est atterré, et depuis ce jour-là le grand homme n'a plus été qu'un pauvre homme. *Sic transit gloria mundi.*

*Quinzième changement.* — « Faites attention à ce grand jour du 4 février. Voyez le roi qui se rend à la salle du manège pour épouser la constitution. Il faut espérer que l'assemblée prononcera bientôt le divorce. Ecoutez son discours. Le langage ambigu du Genevois Neker pouvait-il convenir à la bouche vertueuse du monarque français ? Regardez les députés : leurs sentiments se peignent sur leurs physionomies ; les uns frémissent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit ; et le roi sort, et l'on se met à jurer ; et l'on admet au serment

les femmes, les écoliers, les moines, les soldats, les religieuses; et c'est une maladie qui gagne les districts; et toutes les mains sont en action : mettez les vôtres dans vos poches, car il n'y a pas de sûreté. »

(La Lanterne magique, par Mirabeau le jeune.)



#### PRIÈRE DU SOIR A L'USAGE DES FRANÇAIS LIBRES.

« Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! de ce que vous avez daigné me préserver, pendant cette journée, des mandats d'arrêt et des interrogatoires du bureau central, des visites domiciliaires, des poignards des Jacobins, des coups de sabre de la nouvelle légion de police, des embûches de Satan-Merlin, et de l'amitié du Directoire, dont je vous prie de me rendre indigne de plus en plus.

« C'est vous, Seigneur, que je dois remercier de ce que je n'ai pas trouvé ce soir le scellé mis sur la porte de ma chambre; de ce que mon bonnet de nuit et mes matelas ne sont point encore en réquisition; de ce que ma femme n'a pas demandé le divorce, pour le bon plaisir de mes voisins; de ce que je n'ai pas trouvé dans ma chambre deux ou trois garnisaires chargés de faire vendre mes chenets et mes pincettes, pour percevoir l'impôt mis sur ma cheminée.

« Continuez, Seigneur, de me garantir des petites rigueurs de la liberté, des bastilles de Limodin, des pièges de Malo, et du rasoir de Merlin. Éloignez de moi la mitraille de Barras, l'épée de Talot, la flamberge de Bentabolle-Ajax, les pistolets de Chénier, et particulièrement ses ouvrages en prose et en vers; Laclos et ses *Liaisons dangereuses*, M<sup>me</sup> de Staël et ses *Influences*, le petit Riouffe et ses brochures. Préservez-moi des visites de l'armée de Sambre-et-Meuse, et du passage des aigles de l'Italie.

« Je vous prie également, Seigneur, d'avoir pitié des ennemis de votre nom, de dérouiller l'âme de l'abbé Sieyes, d'ouvrir les

petits yeux de Laréveillère-Lépaux, d'avoir pitié surtout de quelques misérables théophilanthropes encroutés de péchés et couverts d'une triple lèpre révolutionnaire. Livrez leur cœur aux serres du remords ; mais daignez calmer le désordre de leur imagination, toujours effarouchée par l'image des potences et de la roue qui les suit partout.

« Ainsi soit-il. »

(La *Petite Poste de Paris*, 12 fructidor an V.)



### SUR LES JOURNAUX.

« Nous avons des *Courriers républicains* qui ne sont pas chargés de la malle où sont les bonnes nouvelles. Nous avons des *Postillons de Calais* qui graissent leurs bottes pour se promener dans Paris. Nous avons un *Journal du Matin* qui ne vaut plus rien le soir, et un *Journal du Soir* qui ne vaut guère mieux le matin. Préférerons-nous le *Journal des Lois*, qui est toujours au variable, ou le *Journal des Débats*, qui est toujours à la tempête, ou le *Journal de Paris*, qui est à la glace ? Je veux un peu de mal à ce long *Moniteur* qui n'avertit de rien, qui est de l'avis de tout le monde, qui est si pénible à lire, si funeste pour la vue, et la cause peut-être que, dans ce siècle de lumière, nos jeunes gens portent des lunettes. J'aimerais assez la *Chronique*, si elle avait l'esprit d'être scandaleuse, et le *Bonhomme Richard*, s'il était bon homme..... Enfin il y a de rusés politiques dont l'imagination est toujours en *Vedette* pour découvrir des conspirations, et qui font la *Sentinelle* sans sortir de leur boutique.. Et moi aussi, sans quitter ma lucarne, je vais faire la *Revue*, non pas, comme la *Renommée*, dans tous les coins de l'univers, mais sur tous les objets qui seront à ma portée... »

(La *Revue* ou le *Contradicteur*, an III.)

## MÊME SUJET.

Viens çà, portier, viens que je te désigne  
 Tous mes journaux, mes cent papiers divers,  
 Qu'entre tes mains aujourd'hui je consigne.  
 Tu retiendras et le disert Garat,  
 Et son héros, le sage Robespierre ;  
 Le doux Camille, et le tendre Marat ;  
 La *Sentinelle*, à la voix forte et fière ;  
 Le *Point du Jour* qui vient midi sonnant ;  
 Le *Postillon* qu'on apporte en courant ;  
 Le *Moniteur*, à la marche plus lente,  
 De l'assemblée image très-parlante ;  
 Et son rival, l'éloquent Biauzaï,  
 Qui narre tout en bon *auvergniat* ;  
 Et le journal si plein de bonhomie  
 De Mirabeau, Clavière et compagnie ;  
 Et mons Prudhomme, en arguments si fort ;  
 Mercier, enfin, et Laharpe et Champfort,  
 Mercier, Champfort, et Laharpe, et Prudhomme,  
 Grands écrivains que tout Paris renomme ;  
 Champfort, Prudhomme, et Laharpe, et Mercier,  
 Ne passeront enfin chez mon portier.

(*Actes des Apôtres.*)



## COMMANDEMENTS DE LA PATRIE.

Avec ardeur tu défendras  
 La liberté dès à présent.  
 Le mot *noble* tu rayeras  
 De tes cahiers dorénavant.  
 Du clergé tu supprimeras  
 La moitié nécessairement.  
 De tout moine tu purgeras  
 La France irrévocablement,  
 Et de leurs mains tu reprendras  
 Les biens volés anciennement.  
 Aux gens de loi tu rogneras



Les ongles radicalement.  
 Aux financiers tu donneras  
 Congé définitivement.  
 De tes impôts tu connaîtras  
 La cause et l'emploi clairement,  
 Et jamais tu ne donneras  
 Pour engraisser un fainéant.  
 De bonnes lois tu formeras,  
 Mais simples, sans déguisement.  
 Ton estime tu garderas  
 Pour les vertus et non l'argent.  
 Aux dignités tu placeras  
 Des gens de bien soigneusement,  
 Et sans grâce tu puniras  
 Tout pervers indistinctement.  
 Ainsi faisant tu détruiras  
 Tous les abus absolument,  
 Et d'esclave tu deviendras  
 Heureux et libre assurément.

(*L'Ami du Peuple*, par Marat.)

Les *Actes des Apôtres* donnèrent un pendant à cette  
 pièce sous le titre de *Qualités requises pour être ci-  
 toyen actif*. Voici, selon Peltier, quelques-unes de ces  
 qualités :

Détourner son roi lestement,  
 L'humilier à tout moment,  
 Le garder fort étroitement  
 Sous prétexte d'attachement,  
 Et le mener tambour battant,  
 Soit à la ville, soit au champ;  
 Elever jusqu'au firmament  
 Tout ce qu'on fait depuis un an;  
 Porter cocarde ou bien ruban;  
 Malgré soi servir librement,  
 Et s'affubler d'un fourniment;  
 Violenter sa foi, son serment;  
 Trouver tout décret excellent;  
 Prendre assignats pour de l'argent;

Enrager agréablement,  
Tout en perdant quinze pour cent.



# SUR LA CONSTITUTION EN VAUDEVILLES.

Au milieu des malheurs, des crimes, des bassesses,  
Ne désespérons point de notre nation :  
Le Français met en chant la constitution,  
Il va bientôt la mettre en pièces.

(*Petit-Gauthier, 41 janvier 1792.*)



## ÉPIGRAMME.

Fraternisons, chers Jacobins,  
Longtemps je vous crus des coquins  
Et de faux patriotes.  
Je veux vous aimer désormais.  
Donnons-nous le baiser de paix :  
J'ôterai mes culottes.

(*Journal des Rieurs.*)

**VERIFICAT**  
**2017**



**VERIFICAT**  
**2007**

**VERIFICAT**  
**1987**